



3 1761 08095415 9







Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa



ARNOLD VAN GENNEP

—

Les

# Demi-Savants

ESTHÉTIQUE COMPARÉE. — LINGUISTIQUE  
PATHOLOGIE VÉGÉTALE. — BIOLOGIE. — ETHNOGRAPHIE  
FOLKLORE. — ÉPIGRAPHIE. — ANTHROPOMÉTRIE  
CRITIQUE LITTÉRAIRE. — LA SYNTHÈSE.



PARIS

MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI



LES DEMI-SAVANTS

Toronto

15

## DU MÊME AUTEUR

- TABOU ET TOTÉMISME A MADAGASCAR (Leroux, édit.) 1 vol.  
MYTHES ET LÉGENDES D'AUSTRALIE (Guilmoto, édit.) 1 vol.  
RELIGIONS, MOEURS ET LÉGENDES (1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> séries) (Mercure de France). . . . . 3 vol.  
LES RITES DE PASSAGE (Nourry, édit.) . . . 1 vol.  
LA QUESTION D'HOMÈRE (Mercure de France). 1 vol.  
LA FORMATION DES LÉGENDES (Flammarion, édit.) 1 vol.  
LÉGENDES POPULAIRES ET CHANSONS DE GESTE EN SAVOIE,  
(*Revue des Idées*) . . . . . 1 vol.  
LES RITES DE PASSAGE EN SAVOIE (Leroux, édit.) 1 vol.

### Traductions

- J.-G. FRAZER. *Le Totémisme* (Schleicher, édit.) 1 vol.  
K. GROSS. *Les Jeux des Animaux* (Alcan, édit.) 1 vol.  
HAVELOCK ELLIS. *Etudes de Psychologie sexuelle* (Mercure de France).  
I. — La Pudeur. L'Auto-érotisme . 1 vol.  
II. — L'Inversion sexuelle . . . . 1 vol.  
III. — L'Impulsion sexuelle . . . . 1 vol.

### Sous presse

- LA SAVOIE ET SES HABITANTS . . . . . 1 vol.  
THE STUDY OF RELIGIONS IN FRENCH UNIVERSITIES. 1 vol.  
ÉTUDES D'ETHNOGRAPHIE ALGÉRIENNE. . . . . 1 vol.

ARNOLD VAN GENNEP

—

Les

# Demi-Savants

ESTHÉTIQUE COMPARÉE. — LINGUISTIQUE  
PATHOLOGIE VÉGÉTALE. — BIOLOGIE. — ETHNOGRAPHIE  
\* FOLKLORE. — ÉPIGRAPHIE. — ANTHROPOMÉTRIE  
CRITIQUE LITTÉRAIRE. — LA SYNTHÈSE.



PARIS  
MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

—  
MCMXI

297145  
—  
26 2 34

PQ  
2613  
E64D4

JUSTIFICATION DU TIRAGE :



Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays

LAMON

A

ALFRED VALLETTE



## COMMENTAIRE

Je ne voudrais pas qu'on prit les récits de ce recueil pour ce qu'ils ne sont pas : pour des critiques de la science, des méthodes scientifiques et des vrais savants. Ceux-ci savent que chaque science et que chaque méthode ont des limites, qu'il faut prendre garde de ne pas dépasser sous peine de tomber dans l'absurde. Mes héros sont des *demi-savants* en ce qu'ils ont chacun pris possession d'un certain groupe de faits et possèdent la théorie et le maniement

d'une ou de plusieurs méthodes scientifiques, mais les appliquent par delà les limites normales.

Les cas étudiés relèvent donc de ce qu'on pourrait appeler la logique pathologique. Mes héros ne sont pourtant pas des malades ni des anormaux au sens courant. Leurs prototypes, du moins partiels, ont vécu ou vivent dans la société sans éveiller de méfiance. Plusieurs d'entre eux ont occupé dans la science internationale ou dans leur spécialité une situation morale considérable, à laquelle s'ajoutait pour certains une position matérielle rémunératrice. Personne n'a songé à les traiter de fous.

Car les gens de science ont négligé de classer comme folie cette déviation de l'esprit qui consiste à appliquer une méthode jusqu'au bout, sans aucune intervention de ce qu'on appelle le contrôle mental. L'absence de la faculté à contrôler chaque affirmation et chaque pas en avant diffé-

rencie le demi-savant du vrai savant.

Celui-ci ne voit dans une méthode qu'un outil imparfait, mais perfectible. Le demi-savant lui attribue une valeur absolue et définitive de clef magique. En conséquence, il l'applique sans hésitation à toutes les séries de faits qui tombent dans l'angle de sa vision, et sans classer ces faits par ordre d'importance.

Soient notre civilisation moderne et les théories de l'esthétique comparée : mon Directeur de Lycée russe, en sa qualité de pédagogue bien stylé, est persuadé qu'il importe de faire connaître à ses élèves en quoi consistent cette civilisation et cette science. Mais l'objet d'application, l'exemple choisi, lui sont indifférents ; et il raisonne exactement de la même manière à propos du Petit Pot à Lait que s'il s'agissait d'un tableau de Rembrandt ou d'un vase de Gallé.

Je le regrette vivement : je n'ai pas d'i-

magination. Ce récit décrit des séances qui ont eu lieu, auxquelles j'ai assisté. Non seulement je n'ai rien inventé, mais je suis resté en deçà de toute exagération. A quoi un de mes cousins, qui est poète, et bon poète, m'a répondu que cela n'avait aucune importance que je fusse exactement véridique ou non dans ce cas particulier, puisque l'attitude intellectuelle du pédagogue en question est celle des neuf dixièmes des hommes à demi instruits.

De même les autres récits ne sont inventés qu'en partie, en très petite partie, juste ce qu'il faut pour les rendre vraisemblables. Certains lecteurs seront peut-être tentés de remplacer le nom de mes héros par des noms de personnes de leur connaissance. Ce sera un tort. Mes bonshommes sont faits de raccords psychologiques et aucun d'eux n'eût pu vivre parmi nous tel qu'il est représenté ici. Il est vrai que tant de fous vivent en liberté que ceux-ci

---

auraient bien eu droit à ne pas être pris au sérieux plus qu'il ne convient.

Un demi-savant ne fait de mal qu'aux imbéciles, ce qu'aucune législation ne saurait admettre comme un crime, puisque la limite toucherait au Fait du Prince. Il nous faut la liberté de penser complète, y compris celle de divaguer.

Je ne m'en suis pas privé. C'est un exercice très sain du moment qu'on a conscience de s'y livrer, et qu'on se sait maître d'arrêter le jeu quand on voudra, ou quand il fatigue.

*Bourg-la-Reine, mai 1911.*



LE PETIT POT A LAIT  
OU  
L'ESTHÉTIQUE COMPARÉE



Lentement, la porte s'ouvrit. Tenant avec précaution un petit pot à lait en porcelaine blanche, le Directeur du Lycée Impérial Russe entra dans la salle réservée aux professeurs.

Petit, gros, poupin, il avait une allure mesurée qui marquait l'importance de son poste. Il posa doucement sur la table le petit pot, regarda par-dessus ses lunettes chaque assistant, individuellement. Puis :

— Je vois, messieurs, que vous êtes tous là, et je m'en félicite.

On s'inclina respectueusement ; puis on s'assit autour de la table oblongue.

— Voici, messieurs, de quoi il s'agit. Les élèves de l'Internat, vous le savez, boi-

vent leur thé à six heures. D'après le règlement intérieur, ils ont droit à une tranche de citron ou à du lait, de manière que chacun choisisse à son goût.

— Ils ont droit aussi, interrompit vivement l'Inspecteur, à du sucre et à des petits pains, deux petits pains chacun, et le sucre à discrétion.

— Et c'est là un tort, dit le gros professeur de langue et littérature russes. Il ya des abus. On devrait réglementer la quantité. Un gros morceau, ou deux petits, par élève, suffiraient. Moi-même, je n'en prends jamais davantage.

— Pardon, j'en prends quatre, répliqua le professeur de polonais, et je ne conçois vraiment pas pourquoi, une fois de plus, on conseille de restreindre nos libertés individuelles. Car rien n'est négligeable et...

---

— Nous nous occuperons des morceaux de sucre à la prochaine séance, coupa d'un ton sec le Directeur. Aujourd'hui, messieurs, nous sommes réunis pour prendre une décision au sujet des petits pots à lait. Il m'a semblé, ainsi qu'à plusieurs d'entre vous, messieurs, que sur ce point les mœurs de l'Internat doivent être réformées. Actuellement, on place sur les tables de grands pots à lait. Chacun se sert à sa fantaisie, et les petits élèves, souvent maladroits, répandent du lait sur eux-mêmes, sur la table, bref en perdent. Les intérêts de l'Internat en souffrent ! Pour y remédier, j'ai pensé que le mieux serait d'acheter autant de petits pots à lait qu'il y a d'élèves ; on les remplirait au préalable, chacun se servirait, et les restes seraient reversés dans un grand pot, à la cuisine.

— Mais, dit le Russe, pourquoi mettre un petit pot à lait devant chaque élève? D'en mettre un devant ceux seulement qui préfèrent le lait au citron suffirait. En principe, la réforme proposée par M. le Directeur me paraît on ne peut plus rationnelle. Il faut réagir contre le gaspillage qui se produit journellement à l'Internat.

— Pourquoi alors ne pas réglementer aussi le nombre des morceaux de sucre, ainsi que je le proposais tout à l'heure? dit l'Inspecteur.

— Ce sera pour la prochaine séance. Pour le moment, messieurs, je vais vous demander de voter le principe de la réforme, de manière que je sache si mon projet vous semble digne d'être pris en considération.

— Je voterai pour le principe, dit le

---

pope, mais en faisant observer que la réforme proposée entraîne des dépenses nouvelles.

— La question revient donc à ceci, reprit le Directeur : les dépenses nouvelles que nous allons engager seront-elles compensées par l'économie de lait réalisée soit en une, soit en plusieurs années d'exercice ? Cette question n'est d'ailleurs, et pour le moment, que secondaire. Il m'importe d'abord de connaître votre opinion sur la question de principe. Je vais aller aux voix.

Son regard fit le tour de la table. Tous marquèrent d'un signe de tête leur approbation du projet directorial.

— Voici qui est bien : le Conseil Pédagogique à l'unanimité décide qu'un certain nombre de petits pots à lait remplaceront

sur les tables de l'Internat les grands pots jusqu'ici en usage. Il nous faut maintenant choisir un modèle de petit pot à lait. Comme matière, vous préférerez sans doute comme moi la porcelaine à la faïence.

— La porcelaine est plus fragile et plus chère que la faïence, objecta quelqu'un.

— Oh ! la différence n'est pas considérable pour de petits objets comme celui-ci. Il faut tenir compte aussi d'un argument que je vous développerai tout à l'heure plus en détail : l'argument esthétique. Remarquez encore que si le pot en porcelaine est à quelque degré un objet précieux, cela habituera les élèves à manier plus tard des bibelots de prix sans les casser. Si donc personne n'y voit d'objection, nous déciderons d'acheter de petits pots à lait en porcelaine.

De nouveau, unanimité des votants.

— Passons maintenant à la question grave entre toutes, celle de la forme de pot à retenir. Le petit pot que nous choisirons doit répondre à deux catégories de desiderata, l'une d'ordre pratique, l'autre d'ordre idéal, et qui doivent être combinées sans se nuire.

Premièrement : combien notre petit pot à lait doit-il contenir de cuillerées de lait ? Il convient ici que nous fassions chacun appel à nos expériences personnelles et aux observations que nous avons tous faites sur la manière de se comporter de nos amis et connaissances. Couramment, on verse dans sa tasse ou son verre de thé un « nuage » de lait. Mais il n'y a rien de plus imprécis qu'un nuage, et ce terme n'exprime nullement une quantité définie.

Voici plusieurs semaines déjà que je prends des notes, et je crois être arrivé à des résultats approximativement corrects. La moyenne semble être de deux cuillerées à café par tasse ou verre. Comme les élèves ont droit à deux verres, si nous prenons des pots à lait de la contenance de cinq cuillerées, nous aurons fait largement les choses. Eh bien, messieurs, le petit pot que voici contient effectivement cinq cuillerées. Veuillez vous approcher.

Mouvements divers. Tous les visages, les uns sérieux, d'autres enthousiastes, deux à demi railleurs, se penchèrent au-dessus de l'objet blanc. Le Directeur le tenait avec précaution, le tournait, le retournait, en montrait le fond, l'intérieur, l'anse. Et quand chacun se fut fait une opinion motivée et se fut rassis à sa place :

— Permettez-moi maintenant, continua-t-il, de vous analyser en détail les principaux caractères de ce petit pot que voici. Le long de son bord supérieur, au col, sur l'anse, et non loin du bord inférieur courent de minces filets d'or. Sans doute, cet ornement pourrait au premier abord paraître superflu, du moment qu'il s'agit d'objets destinés à l'usage de jeunes gens et d'enfants prompts à briser les meubles fragiles.

Au cas où nous ne trouverions pas dans les magasins de la ville un stock suffisant de petits pots à lait portant comme celui-ci des filets d'or, ce sera tant pis. Nous nous consolerons, en réfléchissant que sans or les petits pots à lait sont moins chers : les finances du lycée y gagneront.

Personnellement, pourtant, je le regret-

terais. Il est bon, comme l'a dit Ruskin, que le moindre objet d'usage ménager s'orne d'une note de gaieté et contribue à développer notre sens esthétique. A défaut de filets d'or, nous porterons donc toute notre attention sur la forme, ou pour mieux dire, sur le galbe des petits pots à lait.

N'oublions pas, messieurs, la grandeur et l'ampleur de notre rôle de pédagogues et d'éducateurs. De quel droit imposerions-nous aux élèves de notre Internat de petits pots cylindriques, ou tronc-de-coniques, alors qu'il en est comme celui-ci d'un style Louis XV parfaitement pur ! Nous devons éveiller dans l'âme des enfants une aspiration vers le Beau, et il serait criminel de notre part que nous leur donnions des pots à lait laids, alors que nos ressources nous permettent d'acquérir des pots à lait beaux !

Ce discours, prononcé avec chaleur, fit sur l'assemblée des professeurs un effet remarquable. Ils se redressèrent, ils vibrèrent d'allégresse, soudain conscients à nouveau de leur glorieuse mission. Le Directeur jouit de son triomphe avec modestie.

— Je prierai en conséquence messieurs les membres du Conseil Pédagogique de vouloir bien choisir trois délégués qui auront mission de sélectionner plusieurs types de pots à lait parmi ceux qui sont en vente dans les divers magasins de la ville.

Les trois délégués remplirent leur mission en conscience. Partout, au lycée comme en ville, on ne parlait que de l'heureuse réforme et du magnifique discours,

si plein d'idées élevées, du Directeur. D'après discussions naquirent. L'Inspecteur réclamait la réglementation des morceaux de sucre, le prêtre catholique déplora l'immoralité des internes, le professeur de physique conseilla au Tsar de mettre dans son gant non une main de chair — car elle est faible — mais une main de fer. Quant aux élèves, ils se partagèrent en deux camps qui en vinrent aux coups : les partisans des grands pots à lait eurent le dessus.

Ceci n'ébranla pas la fermeté du Directeur. Il convoqua le Conseil Pédagogique en séance extraordinaire pour examiner un à un les types divers de petits pots à lait récoltés par les délégués. Tous ces pots avaient ceci de commun, que leur contenance était identiquement de cinq

cuillerées à café. Mais que de galbes différents !

Dans une séance préalable, les professeurs les étudièrent avec soin, mais ne purent se mettre d'accord. Nouvelle séance le lendemain, puis une séance encore le surlendemain.

Enfin, après quatre soirées de discussions, le Directeur incapable lui aussi, en présence de la beauté des modèles, de se décider pour l'un d'entre eux, fit faire le silence et dit :

— Messieurs, à l'unanimité nous avons éliminé du premier coup sept modèles sur quatorze que nous ont apportés les délégués. Il reste donc sept types différents de pots à lait qui présentent chacun des avantages tels qu'un accord entre nous tous est proprement impossible. Sans

doute, je pourrais recourir au vote, et décider en faveur du type de petit pot à lait qui aurait obtenu la majorité des suffrages. Ce serait cependant faire trop bon marché, à la fois de vos personnalités, et de notre devoir commun de pédagogues. Ces petits pots à lait sont représentatifs de l'Art.

Or pour apprécier une forme d'Art, il faut la comparer à d'autres formes d'Art. La méthode de l'Esthétique est, autant que la méthode biologique, comparative ! Une occasion se présente pour nous de développer dans les enfants confiés à nos soins leur tendance latente à comparer entre elles des productions de l'ingéniosité humaine. Nous devons la saisir immédiatement. En conséquence, je vous propose d'acheter pour l'Internat un nombre égal

---

de petit pots à lait de chaque type retenu et je vous prierai de vouloir bien expliquer aux élèves, dès la prochaine rentrée en classe, les raisons d'être et la portée de notre réforme, ainsi que la signification esthétique et sociale des petits pots à lait.



LA LANGUE N° 22

ou

LES MÉTHODES LINGUISTIQUES



— Faites venir l'interprète de tchèque !

Il vint.

— Comprenez-vous ce que dit Cet Homme ?

— Non, monsieur le commissaire !

— Faites venir l'interprète d'esquimau !

Il ne comprit pas davantage. Ne comprirent rien non plus à ce que disait Cet Homme, déguenillé, maigre, jaunâtre, les interprètes de hongrois, d'abyssin, d'algonkin, de cambodgien, de lapon et autres langues extraordinaires. Seul l'interprète de hollandais reconnut par-ci par-là des mots, des phrases, des sons familiers : mais on le traita d'ignorant.

Le commissaire de police renvoya le

prisonnier en cellule. Les journaux se moquèrent. Le ministre de la Justice ordonna de faire la lumière pleine et entière et fort à propos reçut de son secrétaire particulier cet avis précieux, qu'il existait dans la capitale une Société de Linguistique qui avait séance tous les troisièmes samedis du mois, à la Sorbonne.

Cet Homme, accompagné du ministre et du commissaire, fut conduit sous escorte par-devant les jeunes et vieux savants qui ont voué leurs forces à l'étude des langues. Tour à tour il fut interrogé par le professeur Clou, par le professeur Paparigopoulo, par le professeur Canal, et par d'autres. Puis le cardinal Brunet lui appliqua les instruments spéciaux qui lui ont permis de jeter les bases de la syntactologie expérimentale.

L'interrogatoire se poursuivit pendant plusieurs heures méthodiquement, et d'après les principes directeurs de la linguistique moderne. C'est-à-dire qu'on ne demanda pas à Cet Homme de dire dans sa langue : « Il fait chaud » ou bien : « Je voudrais un morceau de pain et un verre de vin », ou encore : « Vous m'embêtez » ! mais on lui fit articuler des sons isolés, qu'on classa dans les cadres établis par la science.

Les linguistes reconnurent ainsi que dans le langage de Cet Homme il n'y avait pas de voyelles pures, que les voyelles nasales étaient en nombre considérable, de même que les occlusives-nasales, alors que les consonnes fricatives, vibrantes, latérales et occlusives-pures ne s'y rencontraient pas. Cette constatation donna lieu

à un échange de vues fort intéressant. Sans doute, un linguiste médecin proposa d'expliquer ces anomalies de prononciation par un désordre local, tel qu'une destruction ancienne de la voûte palatale. Mais cette considération ingénieuse ne prévalut pas dans l'esprit des linguistes purs, qui décidèrent que la langue de Cet Homme ne pouvait être qu'une langue morte, d'autant plus intéressante qu'elle présentait des phénomènes, connus par ailleurs, de primitivité phonétique.

Ahuris, le ministre et le commissaire de police tâchaient de comprendre. Le latin, le grec, l'étrusque, le proto-bantou et le stockaméricain ayant été éliminés d'abord, les linguistes s'accordèrent à retrouver dans cette langue inconnue l'une de celles qui se parlaient, entre le premier millénaire

avant et le premier millénaire après Jésus-Christ, sur les Hauts Plateaux et dans les vastes plaines de l'Asie Centrale.

On dépêcha l'appariteur chez le célèbre Sergeant-Fourrié, toujours plongé, nuit et jour, dans l'ardu déchiffrement des vingt-quatre langues inconnues qu'il avait cinquante ans plus tôt rapportées manuscrites du Tibet et du Turfan.

Il vint aussitôt, muni de son auritérébra-teur phono-musical. Car sa méthode différait de celle de ses collègues : ce qui l'intéressait dans une langue, ce n'étaient pas les phonèmes, moins encore les concordances, mais uniquement la hauteur de chaque son parlé. Il pria Cet Homme de dire : aaaaaaa, uuuuuuu, ioioioioioioio, brékékékex, colozoropotozoéia, en chantant, nota aussitôt sur une vaste feuille de

papier à portées millimétrées les résultats obtenus, et dit :

« En appliquant notre formule  $T = \frac{1}{n} \pm$   
 Cos. Bil  $\gg \ll 297 \mu$ , nous arrivons à cette  
 conclusion que le registre des sons parlés  
 par Cet Homme oscille entre un dix-mil-  
 lième de proparoxyton adéquat et sept  
 centièmes de diastématiké normale. Il s'en-  
 suit que la langue de Cet Homme n'est au-  
 tre que la langue de ma liasse de manus-  
 crits inédits Cote Q. 392.ZY.3. ah..., lan-  
 gue qu'en vertu d'un accord international  
 les linguistes ont nommée Langue n° 22. »

Le ministre de la Justice, le commissaire  
 de police, les journalistes admis, les lin-  
 guistes émérites et tous les petits linguistes  
 commençants poussèrent un soupir de sou-  
 lagement. On reconduisit Cet Homme en

cellule, on le jugea le lendemain, on le condamna à quinze jours de prison pour vagabondage. Et comme il avait déjà fait dix-huit jours de prison préventive, on le jeta à la rue séance tenante.

Cependant, à la Société de Linguistique la séance continuait. Après le départ des autorités et du sujet, les savants avaient échangé des vues profondes et s'étaient félicités mutuellement de l'importance de la découverte due à M. Sergeant-Fourrié. L'absence, dans la langue de Cet Homme, des sifflantes et des chuintantes étant caractéristique, la tendance aux variations monosyllabiques intermédiaires entre l'agglutination et la flexion étant évidente, les concordances avec l'urartu d'une part et le dialecte du Kan-Sou de l'autre étant patentés, la conclusion s'imposait que la lan-

gue de Cet Homme, autrement dit la Langue n<sup>o</sup> 22, n'était pas autre chose que la langue *Alpha* des Français, le *Linguaggio Preadamico* de Trombetti et des Italiens, l'*Urarisemikhamimongolisch* des Allemands, bref : la Langue-Mère de toutes les langues.

Il était quatre heures du matin. Les lampes à huile de l'antique Sorbonne s'éteignaient. Et dans la lueur blafarde du petit jour, le président mensuel prononça un discours patriotique, dont voici la substance :

« Puisque Cet Homme était l'unique représentant connu en Europe d'une population asiatique qu'on croyait disparue depuis cent mille ans, sinon davantage, il était du devoir de la Société d'exiger des pouvoirs publics l'équipement et l'envoi

d'une mission scientifique dans le pays de Cet Homme. »

L'assemblée accueillit cette motion avec enthousiasme, mais au préalable jugea nécessaire de s'assurer de la personne de Cet Homme, afin qu'il servit de guide à la mission projetée. En conséquence le président, le vice-président et le secrétaire perpétuel reçurent mandat de se rendre chez le ministre de la Justice.

Celui-ci assura ces messieurs de toute sa bienveillance et leur conseilla d'aller voir le procureur général. Le procureur général les renvoya au président de la cent-quatrième chambre, qui leur dit :

— Quelle malchance ! On vient de le remettre en liberté !

Affolés, les trois linguistes se précipitèrent. Aux portes du Palais, personne ! Le

président partit en courant vers la droite, le vice-président vers la gauche, et le secrétaire perpétuel droit devant lui. Il n'avait pas couru cinquante mètres, qu'il se heurtait contre Cet Homme en train d'admirer une Parisienne. Le secrétaire perpétuel le prit dans ses bras, l'enfourna dans un taxi, l'emmena chez lui en banlieue, lui dressa un lit dans la cave, l'enferma à quadruple tour, puis convoqua d'urgence pour le même soir tous les membres de la Société de Linguistique.

On vota d'abord des remerciements motivés à l'actif secrétaire perpétuel. Puis on élaborale plan d'action de la mission et on rédigea un vœu à présenter aux ministres, aux bureaux, aux Académies et à toutes les Institutions savantes. Les pouvoirs publics allouèrent sept cent cinquante francs,

les Académies réunies décernèrent à la mission le prix bi-centennal de dix-huit cents francs, les Institutions savantes se cotisèrent et réunirent cinq mille francs, un grand journal donna vingt-sept francs soixante et onze centimes et une vieille demoiselle, pour jouer un bon tour à ses héritiers, fit don entre vifs à la Société de Linguistique de ce qui manquait pour parfaire les cinq cent mille francs nécessaires.

La mission comprit deux linguistes, un entomologiste, sept ingénieurs, un photographe et un médecin qui se chargea de l'anthropologie, de l'ethnographie, de la botanique, de la météorologie, de la géologie, de l'archéologie, du soin des bêtes de somme, de la toxicologie, de la pétrogra-

phie et d'une enquête secrète sur la politique indigène.

Elle devait se mettre en route immédiatement. Mais Cet Homme n'était pas prêt. Le secrétaire perpétuel avait totalement oublié de s'en occuper. Ne recevant rien à manger, Cet Homme avait défoncé les tonneaux de vin ; et quand on pénétra dans la cave, on l'y trouva ivre-mort. Du coup, même le professeur Sergeant-Fourrié ne comprit rien à ce qu'il proférait d'une voix pâteuse.

Ce contretemps imprévu eut du moins une conséquence heureuse : les membres de la mission se mirent d'accord sur l'itinéraire à suivre. On savait bien que la patrie de Cet Homme était située quelque part en Asie, entre le Pamir et la Chine. Mais où exactement ? On l'ignorait. C'est

pourquoi l'avis du médecin prévalut. On décida de laisser Cet Homme libre de ses mouvements et de le suivre pas à pas sans le déranger.

Dégrisé, il manifesta l'intention de marcher un peu. Le secrétaire perpétuel ouvrit toutes grandes les grilles de son jardin et Cet Homme sortit sur la route suivi de la caravane des savants et de leur paquetage. Il se dirigea vers la Capitale. On le laissa faire.

Pendant dix-sept jours il déambula dans les rues, s'arrêtant aux étalages, entrant chez les pâtisseries, courant après les petites femmes, s'offrant d'excellents repas dans les restaurants chics. Et à sa suite toute la mission s'empiffra de gâteaux, déjeuna aux huîtres, dina au champagne, et le reste.

Mais au matin du dix-huitième jour, Cet

Homme leva le nez, huma le vent et sortit de la Ville par la porte de l'Ouest. D'étapes en étapes, la mission parvint à l'Atlantique.

— Ce n'est point là la direction du Tibet, fit observer l'entomologiste.

— Qu'importe, répondit le médecin ; cela prouve seulement que Cet Homme est venu chez nous après avoir fait le tour du monde. Il va nous conduire au Japon, de là en Chine, puis dans son pays.

Cet Homme cependant examinait avec soin tous les navires en partance. Il se décida pour un Transatlantique, y monta, et toute la mission à sa suite. On débarqua sans encombre à New-York, qu'on traversa, et on parvint à Chicago. Là, Cet Homme fit un crochet vers le Sud et entraîna ses compagnons sur la route de Mexico. L'un

après l'autre les sept ingénieurs lâchèrent pied : car ils n'avaient l'habitude ni de la marche, ni du soleil.

Mexico plut à un tel point à l'entomologiste qu'il y accepta la situation vacante de professeur de chirurgie obstétricale. Le photographe se perdit dans les forêts vierges du Venezuela.

Quant aux deux linguistes, ils rencontrèrent sur leur chemin des champignons magnifiques. Des indigènes étant survenus, les linguistes leur demandèrent le nom de ces champignons. Les indigènes, croyant qu'on leur demandait la route à suivre, répondirent : « Sep ! » ce qui veut dire : « Toujours tout droit, et puis à gauche. » Trompés par la concordance phonétique, les linguistes firent une récolte abondante de champignons, les mirent cuire à

la Bordelaise, et s'en trouvèrent empoisonnés.

Seul le médecin tint bon. Et l'on ne saurait assez louer sa force d'âme en ces tristes conjonctures. Un beau matin se profila dans le lointain la silhouette de Paramaribo. Cet Homme poussa un grognement de joie et prit sa course, le docteur sur ses talons. La première personne qu'ils rencontrèrent en ville, ce fut un individu bizarrement costumé, qui sauta sur Cet Homme, le secoua violemment, et l'injuria dans la Langue n° 22.

— Ah! fit le médecin, nous voici arrivés! Dites-moi, mon brave, qu'est-ce que cette langue que vous parlez?

— Ça, dit le garde-chiourme, c'est l'argot des galériens hollandais.

**EN MISSION**

ou

**LE PATHOLOGISTE CONSCIENCIEUX**



La santé des enfants l'exigeant, je résolus de chercher en banlieue une villa avec grand jardin. Entre toutes, une maison carrée, bien située sur le plateau de Clamart, me plut. Mais je fis observer au locataire, un Espagnol fort aimable, que le jardin était vraiment en mauvais état :

— Oui señor, c'est juste, mais que voulez-vous, ce sont les enfants ! Ils ont tout abîmé ; ils ont écrasé les pelouses ; et pour les plates-bandes potagères, vous comprenez, je les leur ai laissées pour jouer.

Le propriétaire aussi se plaignait des huit enfants de l'Espagnol ; il refusa énergiquement de remettre le jardin en état.

C'était en novembre. Il s'agissait d'une

sous-location pour deux ans et demi, très avantageuse parce que l'Espagnol, chargé quatre ans auparavant d'une mission scientifique en France, était subitement rappelé par son gouvernement pour occuper dans une Université de son pays une chaire devenue vacante. Le bon marché me séduisit, et il fut convenu que nous emménagerions en janvier.

En ce temps-là j'étais employé au ministère de l'Agriculture. L'Espagnol s'en montra enchanté ; quelques jours après je le voyais arriver à mon bureau. Il me demanda de lui communiquer divers périodiques, de le présenter à mes chefs, de lui procurer des cartes d'entrée à des expositions. Bref, en peu de temps nous étions bons amis. Un grand dîner réunit nos deux familles la veille de son départ

pour l'Espagne ; et en janvier nous emménagions.

L'hiver fut rude. Ce n'est que fin février que je pensai à soigner mon jardin. Je m'accuse de deux torts graves : le premier, c'est d'avoir commencé par retourner totalement mes pelouses aplaties. Ce fut un travail pénible et long, qui me mena si tard dans l'année que les plates-bandes du potager n'ayant pas été retournées à temps ne se trouvèrent plus bonnes que pour y planter des pommes de terre. Le second de mes torts, ce fut d'avoir accepté d'un éditeur la rédaction d'un livre intéressant : ce qui fit que mon jardin passa à l'arrière-plan de mes préoccupations.

Ainsi le printemps arriva, et de petites herbes commencèrent à pousser partout, autant dans les allées et chemins qu'ail-

leurs, sauf, comme de juste, sur mes pelouses, qui semblaient des terres labourées.

Il y avait dans mon jardin : cinq poiriers, deux pruniers magnifiques, quatre ou cinq cerisiers, une dizaine de pêchers en espalier, un abricotier et un pied de vigne énorme qui dans les bonnes années rapportait, au dire du propriétaire, de trente à quarante kilos de chasselas adorablement sucré. Puisque les légumes nous manqueraient, au moins, pensions-nous alléchés, nous mangerons des fruits en masse, nous ferons des confitures. Et sans tarder, nous achetâmes des bocaux et recherchâmes des recettes rares : confitures d'Apt et confiseries de Kharkow.

Cependant les plates-bandes se meu-

blaient. Et même elles se meublaient systématiquement, ce qui nous étonna un peu. Il était visible que les enfants de l'Espagnol avaient reçu de leurs parents un morceau de terrain bien délimité.

Seulement les plantes qui grandissaient là m'étaient inconnues : ce n'étaient ni des carottes, ni des salsifis, ni de l'oseille, ni de l'artichaut, ni du persil ou de la ciboulette.

Je fis alors deux hypothèses : la première, que c'étaient des fleurs mais non des légumes, ne me parut pas solide. Car je sais distinguer le feuillage de l'œillet de celui de la pensée et de l'aster. Les plantes qui poussaient n'étaient pas annuelles mais vivaces, très vivaces.

Ma deuxième hypothèse, ce fut que mon Espagnol avait semé dans ce jardin des

espèces rares de son pays pour faire des essais d'acclimatement. Cette hypothèse me plut et m'excita. Elle se liait à cet intérêt manifestement très vif qu'avait éprouvé l'Espagnol pour l'agriculture ; elle m'expliquait aussi pourquoi, parmi le tas de vieux papiers abandonnés lors de son départ, nous avons trouvé toutes sortes de catalogues de marchands grainiers et des manuels déchirés d'arboriculture.

C'est donc avec un soin pieux que je veillai à la croissance de toutes ces plantes inconnues. Je les arrosai avec amour, sauf l'une d'entre elles, par trop envahissante : c'était une sorte de traînage, mais bien plus vigoureuse que celles qu'on rencontre d'ordinaire dans les champs et jardins.

Mes arbres aussi marchaient bien, sauf que les cerisiers, les pêchers et les pru-

niers sécrétaient toutes sortes de gommes, rouges et jaunes. En les soignant, je constatai que ces gommes s'écoulaient d'entailles faites certainement à dessein, avec un couteau ou un greffoir. Et nous fûmes d'accord, avec mon propriétaire, pour traiter de barbares et de brutes les enfants de l'Espagnol.

Les cocons, les chenilles, les papillons vinrent bientôt nous donner d'autres sujets d'ennui. Il y en avait partout, et je dus me munir d'une pompe pour asperger de tabac et de désinfectants divers les arbres, et aussi les rosiers que j'avais entre temps fait planter sur mes pelouses labourées. Les petites feuilles des pêchers présentèrent ensuite des marbrures curieuses, et celles de la vigne aussi.

C'est alors que je me félicitai, pour la

deuxième fois de ma vie, d'être employé au ministère de l'Agriculture. Je consultai à la bibliothèque les ouvrages que m'indiquèrent mes collègues et j'acquis rapidement une compétence indiscutable en matière de maladies des plantes cultivées.

Je découvris ainsi que ma vigne était atteinte de phylloxera, d'anthracnose, d'oïdium, de black-rot, de pourridié du *Roessleria pallida* Saccaro et de pourridié de l'*agaricus melleus*; la plupart des rameaux étaient atteints de gommose bacillaire; et quand les quelques raisins que je réussis à sauver commencèrent à arriver à maturation, je les vis se couvrir de la pourriture grise qui caractérise le petit champignon appelé *Sclerotinia Fuckeliana*.

Grise aussi, la moisissure causée par le *Monilia Fructigena* attaqua mes cerises,

mes pêches, mes prunes et mes poires, cependant que sous l'influence des cloques du *Phytoptus*, de l'*Exoascus deformans* et d'autres ascomycètes tenaces, les feuilles de mes poiriers et de mes pêchers se contournaient et se teintaient étrangement, et que mes cerisiers se hérissaient de balais de sorcière.

Aucun verger de Clamart, je crois, ni même de la France entière, n'a jamais présenté une collection aussi complète de maladies, de rouilles, de pourritures, de gommages et de blancs. Et si les traitements que j'instituai me coûtèrent cher et finirent par brûler les fruits, les feuilles et les tiges de mes arbres, du moins j'acquis une sûreté de diagnostic infailible, et je me trouvai à même de constater que lorsqu'on a l'esprit bien fait, transposer la méthode

scientifique d'une discipline à l'autre n'est qu'un jeu, je dirai plus : un plaisir.

Mes plates-bandes cependant s'étaient couvertes d'une végétation intense. Depuis longtemps j'avais renoncé à découvrir dans les catalogues de fleurs les prototypes de mes espèces. Et comme malgré une enquête soigneuse je n'avais trouvé aucun de mes collègues du ministère qui s'y connût en flore espagnole, j'avais résolu de laisser pousser mes herbes tout leur saoul pendant l'été, et de les enfouir toutes lors des labours d'automne.

Une chose cependant m'effarait : on voyait clairement que ces plates-bandes avaient été correctementensemencées, notamment de chardons, car ils n'y poussaient pas en désordre mais au contraire s'alignaient avec autant d'orgueil que des pa-

vots. C'est très joli, le chardon, et je laissai ceux-ci tranquilles, avec d'autant plus de mansuétude qu'il y en avait de plusieurs variétés, de gris souris, et d'autres rouge violacé, et rouge cuivré d'un ton admirable. Je laissai aussi pousser en liberté d'innombrables coquelicots, et des plantes qu'on voit dans les blés bientôt mûrs et qui ont de jolies fleurs d'un mauve tendre. J'épargnai même la modeste cuscute.

Ainsi l'année passa. Le jardin ne nous rapporta rien, même pas de pommes de terre, car elles se trouvèrent attaquées par des gales, des brunissures, du mildiou et les tubercules présentèrent des sclérotés, tant petits que gros, en telle quantité que c'en était répugnant.

Vers la fin d'octobre je reçus d'Espagne la lettre suivante :

« Très Cher et Affectionné Señor !

« J'arrive du Maroc où mon Gouvernement m'a délégué pour une enquête scientifique, et c'est pour cela que j'ai le très grand honneur de prier pour mon excuse, pour cela que je vous ai pas écrit des nouvelles sur ma santé et ma famille depuis notre triste séparation de Clamart. Madame et mes enfants nombreux font amitiés très vivaces pour les vôtres et votre madame épouse, et je prie présenter aussi mes souvenirs à très honorés messieurs de Votre Ministère.

« Le plus grand service vous pouvez me rendre doublement : allez voir mon ami excellent le Directeur du Laboratoire de

---

la Station de la Pathologie végétale et lui prier de m'envoyer amicalement son livre sur les Maladies des Plantes qu'il lui a publié M. le Ministre de l'Agriculture.

« Le deuxième grand service je vous demande sera si vous voulez m'envoyer dans une petite caisse recommandée plusieurs exemplaires des feuilles et des morceaux des branches d'arbres à fruits de votre jardin et du raisin, s'il reste encore des marques caractéristiques. Pendant quatre ans j'ai inoculé dans la terre des bactéries pathogènes et j'ai planté dans votre jardin des plantes parasitiques et j'ai fait de la gomme et de la rouille, et toutes les maladies intéressantes pour l'étude. J'ai fait infibuler dans les canaux à sève plusieurs substances chimiques, tout pour mon rapport sur ma Mission Scientifique à mon

Gouvernement. Et comme mon Gouvernement nonobstant mes prières m'a rappelé je n'ai pas pu voir la fin de mes expériences. Par solidarité scientifique internationale je vous fais la prière de bien conserver toutes ces maladies infectieuses et les champignons, et de les développer pour que vous pouviez m'envoyer l'an prochain des bons échantillons des feuilles malades et des... »

Je ne lus pas plus avant.

LA  
PARTHÉNOGÉNÈSE HUMAINE  
OU  
LE HASARD DE L'EXPÉRIENCE



Charles-Auguste Petitpoids avait déjà publié onze volumes, quarante-neuf articles de revue, deux cent vingt-cinq notes, mémoires justificatifs et rapports officiels, fait huit mille trois visites pour obtenir des pouvoirs publics la création d'un laboratoire qui lui permettrait de poursuivre en grand ses recherches expérimentales sur la parthénogenèse humaine. En vain.

Heureusement, des amis inconnus lui firent obtenir la soixante-quatrième partie d'un Prix Nobel. Cela le rendit du jour au lendemain sympathique aux foules, et le gouvernement ne put faire moins que de lui accorder enfin le crédit annuel qu'il demandait, de seize cent mille francs, sous

cette unique condition que ses découvertes seraient animées d'un esprit véritablement patriotique. Ce qui signifiait qu'en cas de réussite, Charles-Auguste Petitpoids ne devrait mettre au monde que des Français purs de race et bon teint.

En conséquence, l'illustre quoique jeune savant fit construire dans la vallée de Chevreuse un immense hangar tout en vitres, divisé par des parois de verre en salles à différentes températures, depuis cent vingt-sept degrés au-dessous de zéro jusqu'à trois cent soixante-dix au-dessus. Des toiles et des écrans permettaient de filtrer les rayons lumineux et chimiques. Par éliminations successives, il en vint à trouver que le processus de la multiplication des cellules se faisait avec le plus de rapidité

dans la lumière normale et à une température de trente-sept à trente-huit degrés centigrades.

Les procédés techniques élaborés par Charles-Auguste Petitpoids pour faire croître des ovules humains dans un bain d'eau distillée sursaturée de chlorure de potassium étant connus de tous par les publications de leur inventeur, je n'y insisterai pas.

Dans son laboratoire primitif, Petitpoids n'était arrivé à développer ses ovules que jusqu'à la troisième semaine ; des concurrents l'avaient dépassée, qui d'un jour, qui de deux jours et demi. Dans son laboratoire perfectionné, Charles-Auguste Petitpoids franchit bien vite ce stade : il conduisit ses ovules à quatre semaines, sept semaines, deux mois et demi, trois mois, et enfin trois mois et demi. C'étaient déjà

de véritables fœtus. Mais au troisième mois et demi s'avéra un arrêt incompréhensible.

Le savant eut beau varier la température, la saturation, le rayonnement, la forme de la cuvette de verre ; il eut beau masser délicatement ses fœtus : ils se refusaient absolument à bouger, je ne dis pas des bras, des jambes ou de la tête, mais même de la moindre cellule. Et navré, Charles-Auguste Petitpoids voyait mourir sous ses yeux, dans des centaines de cuvettes, des centaines de futurs citoyens et de futures mères de famille français, richesse escomptée d'un peuple qui se diminue hâtivement.

Le monde entier avait les yeux fixés sur notre jeune compatriote qui résolvait enfin l'un des plus graves problèmes de ce monde.

Charles-Auguste Petitpoids sentait posés sur son dos courbé ces millions de regards anxieux. Méthodique et scrupuleux, il notait les moindres phases du processus de multiplication des cellules, donnant à chacun de ses enfants un numéro d'ordre, et compulsant sans cesse ses volumineux dossiers d'observations.

Ce jour-là, il était plus nerveux que de coutume. Dans l'une des cuvettes croissait, avec la lenteur et la régularité d'un fœtus normal, un petit être de proportions admirables. On se trouvait au cent-cinquième jour, et la limite fatale allait sonner. Le savant, seul dans la petite salle de verre, suivait attentivement la marche de la croissance cellulaire. Il sentait venir le succès, et sa crainte n'en était que plus grande d'un

accident imprévu. Mais non : tout alla du train-train habituel jusqu'à la seconde précise où, comme pour les centaines précédentes, il y eut un arrêt. Quelques minutes encore le savant resta immobile, espérant toujours. Puis, inconsciemment, pris de dépit, il cracha dans la cuvette et sortit prendre l'air.

Il rentra une heure plus tard, pressé de se débarrasser de l'avorton et de tenter une fois de plus la parthénogenèse humaine. Miracle ! Dans la cuvette bientôt trop petite, le fœtus grandissait à vue d'œil, sautant les jours, avalant les semaines. Sonneries affolées, galopades du personnel, préparations, mesures, hurlements, télégrammes, journalistes : en trois heures sept minutes vingt et une secondes le fœtus était arrivé à terme. Et l'on sortit de la cuvette, dé-

gouttant d'eau tiède, un enfant bien constitué du sexe masculin.

— Mon fils et mon héritier ! s'écria Charles-Auguste Petitpoids en l'embrassant. Et il le remit à la nourrice au sein.

Le globe terrestre frémit tout entier. Des femmes s'embrassèrent ; des hommes, se voyant dorénavant inutiles, se tuèrent ; les ministres de la Guerre de tous les États civilisés convoquèrent les professeurs de biologie, leur commandant qui cent mille, qui dix-huit millions de soldats. Cependant que Charles-Auguste Petitpoids condamnait sa porte, tout entier aux joies austères de sa paternité parthénogénétique.

Il en oublia de faire sa communication à l'Académie des Sciences. Il refusa même

de rédiger une petite note donnant la formule définitive de son procédé. On pensa dans le public que c'était par patriotisme. Et l'Etranger hurla de rage, construisit avec fièvre des laboratoires sur le modèle du sien, consacra aux expériences de parthénogénèse des sommes colossales. Partout on appliqua la méthode Petitpoids, pour toujours se heurter à l'échéance fatale du cent-cinquième jour, que les biologistes dénommèrent : le Jour-Limite.

Le garçon avait été inscrit à la mairie comme étant de père et mère inconnus. Mais par décret du Président de la République il avait pu être adopté aussitôt par le jeune savant, qui lui avait donné les prénoms de César-Napoléon. L'enfant était venu au monde rouge sale. A la grande stupéfaction de sa nourrice, il noircit ra-

pidement ; ses cheveux se crépaient dru ; ses ongles se rosaient ; et dès la deuxième quinzaine le doute n'était plus possible : c'était un Nègre.

L'étonnement de Charles-Auguste Petitpoids ne dura que quelques secondes. Il recevait ses ovules de l'Institut Pasteur, lequel en commandait dans les hôpitaux de Paris et de la Province. Comme jusqu'ici les expériences de parthénogenèse humaine n'avaient jamais abouti complètement, ni les fournisseurs de Charles-Auguste Petitpoids ni le jeune savant lui-même n'avaient jugé utile de surveiller la provenance des ovules. Mais il en allait tout autrement maintenant. Charles-Auguste Petitpoids rédigea en conséquence une note pour l'Institut Pasteur, avec prière de joindre à chaque envoi une étiquette indiquant le nom,

l'âge et la race de la productrice, afin d'éliminer à l'avenir toute incertitude.

Ceci fait, Charles-Auguste Petitpoids commença une nouvelle série d'expériences, destinées à diriger les fœtus vers un sexe ou vers l'autre, expériences d'ailleurs assez faciles grâce aux connaissances déjà acquises sur l'action des acides et des alcaloïdes dans la formation de la sexualité. Cependant on n'avait pas appliqué ces connaissances aux ovules humains. Ce qui fit que pendant plusieurs mois Charles-Auguste Petitpoids ne s'occupa que de ce grave problème.

Je me contenterai de rappeler qu'un plein succès couronna les expériences du jeune savant. Et c'est seulement le jour anniversaire de César-Napoléon que Charles-Au-

---

guste Petitpoids se mit à la fabrication en grand, je n'ose dire industrielle, de futurs soldats français. Il eut soin d'étudier les étiquettes signalétiques et choisit d'abord :

Sept grosses de Lorrains ;

Dix-huit grosses de Normands ;

Deux grosses de Bretons de l'Ile de Sein, ce qui lui donnait un bon contingent de guerriers blonds. Pour les petits bruns, il sélectionna :

Cent cinquante grosses de Savoyards brachycéphales alpins ;

Cinquante grosses de Basques.

Et comme il lui restait encore des cuvettes libres, il y mit des Auvergnats.

Puis il alla se promener, attendant, pour se donner pleinement au travail, que s'approchât le Jour-Limite. L'aube de ce jour enfin parut. De toutes parts avaient été con-

voquées des nourrices au sein, toutes portant un numéro de cuvette, et flanquées chacune d'un berceau et de tout ce qu'il faut pour un nouveau-né.

Aucune fièvre infantile n'était à craindre, aucune maladie contagieuse. Car, se méfiant des ascendances ignorées, Charles-Auguste Petitpoids avait désinfecté préalablement ses nourrissons, non seulement avec la 606, mais aussi avec la 1.001 qui est, comme on sait, antialcoolique, avec la 99.999 qui est antituberculeuse, avec la 555.555 qui est anticholérique, avec la 3 qui est anticancéreuse, avec la 000.000.000.000 qui est antianarchique, et avec bien d'autres préparations encore. De sorte que les nouveau-nés devaient se trouver aussi purs de toute tare physiologique, morale et politique qu'Adam avant qu'il n'eût mangé la pomme.

Tous étaient prêts. Le cent-cinquième jour avançait. La seconde approchait où le processus de multiplication des cellules allait acquérir sa rapidité merveilleuse. Placé au centre de l'édifice, Charles-Auguste Petitpoids gardait les yeux fixés sur son carnet d'observations, où se trouvaient inscrits presque minute par minute ses faits et gestes du jour mémorable :

3 h. 15 : la multiplication se ralentit légèrement.

3 h. 18 : le processus reprend.

3 h. 25 : ralentissement.

3 h. 26 : toujours.

3 h. 27 : de plus en plus.

3 h. 30 : arrêt complet.

3 h. 40 : j'observe toujours. Rien.

3 h. 45 : je sors prendre l'air.

4 h. 45 : je rentre. Tout a repris. Ça marche.

Charles-Auguste, le chronomètre en mains, lit et attend. Le ralentissement escompté se produit. L'anxiété gagne les trente-deux mille neuf cent soixante-seize nourrices. A 3 h. 28, en avance de deux minutes, l'arrêt complet se constate. Esclave de son carnet, Charles-Auguste Petitpoids attend jusqu'à 3 h. 45, puis met son chapeau et sort.

Il revint, toujours exact, à 4 h. 45. Le vaste bâtiment retentissait de hurlements, les nourrices s'arrachaient les cheveux, se frappaient la poitrine, les infirmiers et les infirmières s'injuriaient. Le savant comprit. Les trente-deux mille neuf cent soixante-seize fœtus étaient tous morts à la même

---

seconde. Sans un mot, il sortit. Nul depuis lors ne le revit.

Charles-Auguste Petitpoids avait oublié de noter qu'à 3 h. 45 il avait craché dans la cuvette.



LE QUESTIONNAIRE

OU LES

ENQUÊTES ETHNOGRAPHIQUES



La lecture assidue des romans de Bousenard avait donné à Désiré Pépin l'idée de se faire explorateur. Il prit l'avis de ses amis. Un journaliste spécialisé dans la politique coloniale lui conseilla de suivre les conférences du Muséum d'Histoire Naturelle.

Le professeur d'anthropologie remarqua cet auditeur assidu, s'informa de sa fortune, et apprenant qu'elle était considérable et nette de toutes charges et retenues, autorisa Désiré Pépin à s'inscrire, sans traitement, comme sous-assisiant bénévole de l'assistant-adjoint de son laboratoire. Désiré Pépin accepta avec reconnaissance

et fit successivement don au laboratoire d'anthropologie de cinq vitrines imperméables fabriquées à Dresde, d'un ventilateur perfectionné système américain, d'un goniomètre démontable Martin (de Zurich) et d'un assortiment de supports à griffes nickelés. Tout le monde ne peut pas offrir au Muséum un diplodocus en carton-pâte du prix de cinq cent mille francs.

Désiré Pépin travailla avec acharnement. Il acquit une habileté surprenante à mesurer sous toutes leurs faces des crânes plus ou moins entiers et même à les restituer partiellement avec de la mie de pain vulcanisée. Il découvrit ainsi que la classification de Deniker est très incomplète. Deniker admet dix-huit races et sous-races. Désiré Pépin constata l'existence d'au

moins cent soixante-quinze races irréductibles l'une à l'autre. Par compensation, il supprima les sous-races.

La classification de Désiré Pépin marque l'apogée de l'anthropologie française. Le premier, il avait eu le courage de négliger toute considération des moyennes et même des index-numbers par séries de cinq unités, de ne tenir compte que de chaque crâne individuel, et de le soumettre à douze cent huit mensurations. Un certain nombre d'entre elles se montrèrent ensuite inutiles ; après éliminations, il resta trois cent vingt-sept indices ayant une valeur de critères ethniques.

Encore quelques années de travail opiniâtre et l'œuvre fut au point. Désiré Pépin communiqua ses méthodes, ses indices, ses tableaux, ses diagrammes et sa classi-

fication à son professeur. Celui-ci fit incontinent une communication à l'Académie des Sciences, dont il était membre ; ses collègues le félicitèrent à l'envi. Quant à Désiré Pépin, son professeur le chargea de mouler tous les crânes préhistoriques connus. Seuls ses amis eurent le front de lui prédire un bel avenir scientifique.

Pour qui a inventé des indices et une classification des races, mouler des crânes peut sembler une déchéance. Du moins on n'ose faire un grief à Désiré Pépin de ce que son professeur appela « de l'ingratitude ». Le jeune savant présenta en effet au ministère de l'Instruction Publique une demande de mission dans l'Afrique Centrale, sous prétexte qu'ayant étudié des crânes morts, il convenait maintenant, pour

mettre ses théories à l'épreuve, qu'il en étudiât de vivants.

La commission s'étant réunie, le professeur au Muséum, qui en faisait partie, traita son sous-assistant de « petit arriviste sans scrupules » et opposa un veto absolu. Ce refus rendit Désiré Pépin perplexe. Il s'en fut trouver le bon M. Deniker, qui l'accueillit avec bonté, lui dit admirer ses recherches et avoir adopté sa classification, puis lui donna une lettre de recommandation pour le ministre, vieil ami à lui du temps des luttes pour la République.

Le ministre fit le nécessaire. Et c'est ainsi que Désiré Pépin obtint les papiers diplomatiques qui seuls pouvaient lui assurer l'entrée dans l'enclave de Lado, laquelle n'appartient ni à l'Angleterre, ni à la France, ni à la Belgique, et dont les

habitants se contentent d'être des Nègres nature, civilisés à leur idée, non encore à la nôtre.

Désiré Pépin vendit un de ses châteaux et s'embarqua, muni de tout l'attirail scientifique nécessaire aux mensurations anthropologiques. Il y en avait quarante-deux caisses. Pour les enquêtes ethnographiques il pensa qu'un bon questionnaire, détaillé, précis et complet, devait suffire. Et il se décida en définitive, bien qu'il ne sût pas l'anglais, pour celui de J.-G. Frazer, publié à Cambridge sur papier extramine, dont les ethnographes lui disaient merveille.

La mission débarqua sans encombre à Mombasa, traversa l'Afrique Orientale Anglaise, l'Ouganda et parvint à Wadelai,

sur le Nil, qu'elle descendit en barque pendant trois cents kilomètres. Quelques jours de repos ; puis on se dirigea vers l'intérieur et deux mois après on s'établit sur les pentes d'une montagne, non loin de nombreux centres habités. Ne connaissant aucun dialecte bantou, Désiré Pépin se trouva d'abord fort embarrassé.

Il se mit résolument à l'étude du langage par gestes ; et pour ne pas perdre de temps, déballa ses instruments de mensuration. Les indigènes accourus le regardaient faire avec stupeur, se tenant à distance respectueuse et échangeant leurs impressions. Tout fut essuyé, huilé, mis en place dans la grande tente. Et plein d'ardeur, dès le lendemain Désiré Pépin se rendait au village le plus proche, tenant à la main un goniomètre perfectionné dont les nic-

kels et les cuivres resplendissaient au soleil tropical. Persuadés que c'était un revolver, un fusil ou peut-être une mitrailleuse portative, les Nègres s'enfuirent dans la brousse. Ce jour-là Désiré Pépin revint bredouille.

Les semaines suivantes, il mit tous ses soins à vaincre la frayeur des Indigènes. Il se coiffa de ses instruments pour montrer qu'ils ne faisaient pas de mal, il se promena sa toise pliante à la main, il mangea ayant dans la bouche des compte-dents automatiques.

Rien n'y fit. On venait à lui amicalement, on lui causait, on acceptait ses cadeaux tant qu'il avait la tête, la bouche et les mains nues. Mais dès qu'il apparaissait avec un de ses instruments brillants, tout le monde s'évanouissait comme magique-

---

ment. Même son boy, embauché à Mombasa, se refusait à toute mensuration.

Désespéré, Désiré Pépin dut renoncer aux recherches anthropologiques et anthropométriques. Il entendait d'avance les gorges-chaudes des confrères d'Europe, insoucieux des contingences exotiques. Il remballa ses instruments et décida de repartir. Mais voici que lui tomba sous la main le *Questionnaire* de J.-G. Frazer.

La terminologie scientifique est à peu de choses près la même dans toutes les langues d'Europe. Patiemment, Désiré Pépin lut et relut son *Questionnaire*, jusqu'à ce qu'il en eût compris les trois quarts. Pour le reste, il se fia à sa méthode et à son ingéniosité naturelle.

Les instruments enfouis dans les gran-

des caisses, les Indigènes étaient devenus familiers et confiants. Tous les soirs il se tenait près des tentes du Chef Blanc des palabres amicaux et c'est là que Désiré Pépin posa triomphalement la Question n° I :

— Êtes-vous divisés en tribus, clans ou castes ? Vos tribus, clans ou castes sont-ils subdivisés ? Enumérez vos tribus, etc., avec leurs subdivisions.

Cette question fut formulée moitié par gestes, moitié en français. Un silence subit interrompit le palabre. Manifestement, ces termes étaient incompréhensibles pour les Nègres. Désiré Pépin eut beau répéter sa Question n° I sous différentes formes : il n'obtint aucune réponse. Il jugea qu'il convenait d'expliquer le sens de ces mots de tribu, de clan et de caste.

Mais il s'aperçut alors qu'il en était in-

capable, attendu qu'il ne connaissait en fait de tribus que les tribus germaniques, en fait de clans que ceux de l'Ecosse, en fait de castes que celles de l'Inde, et ne pouvait par ailleurs deviner en quoi ces trois formes de groupement se distinguent l'une de l'autre.

Ce nouvel échec jeta Désiré Pépin dans un profond abattement, qui cependant ne dura que peu. Il pensa que d'autres questions seraient plus intelligibles et feuilleta le *Questionnaire*. Mais il tomba sur le mot virginité, et vit qu'il serait difficile d'en exprimer l'idée par des gestes.

C'est pourquoi il résolut d'apprendre la langue des Indigènes, qui est le nyambara, mélange de bantou et de hamito-nilotique. Il y fit des progrès rapides et se trouva

bientôt en état de converser couramment avec ses amis noirs. Il en obtint des réponses excellentes pour les quatre premières questions du *Questionnaire* de J.-G. Frazer. Mais ayant formulé la cinquième :

— Donnez-moi une liste de vos totems, il vit son auditoire saisi d'une folle hilarité. La rage s'empara de Désiré Pépin ; un bâton était à portée, qui lui servit à distribuer de magistrales raclées. Les Nègres s'enfuirent, et ne reparurent de quelques jours.

De sa colline, Désiré Pépin voyait les villages en effervescence et de violents palabres réunir les guerriers. Le septième jour, une députation se présenta, qui fit savoir que contre des cadeaux fixés par un accord bilatéral, les Indigènes se déclaraient prêts à répondre sans détours à

toutes les questions que leur poserait le Blanc magnanime.

A partir de ce jour mémorable il y eut des réunions quotidiennes. Abandonnant son *Questionnaire* modèle, Désiré Pépin élaborait la « Méthode des Improvisations » et obtint des réponses satisfaisantes :

— Avez-vous plusieurs femmes légitimes ?

— Oui.

— La polygamie existe-t-elle dans vos tribus ?

— Non.

— Les rapports sexuels sont-ils libres avant le mariage ?

— Oui.

— Les femmes conservent-elles toutes leur virginité ?

— Oui.

— Avez-vous un chef de gouvernement ?

— Non.

— Êtes-vous régis par des rois ?

— Oui.

— Avez-vous des armes ?

— Non.

— Vous servez-vous de lances et de flèches dans les combats ?

— Oui.

Après cinq mois d'interrogatoires méthodiques, Désiré Pépin se trouvait possesseur de plusieurs tonnes de notes, qu'il expédia de suite à la Société de Géographie de Paris. Celle-ci lui décerna la médaille du Conseil Municipal et le Grand-Prix du Président de la République. C'est pourquoi Désiré Pépin est considéré comme le rénovateur en France de l'ethnographie scientifique.

**LE SUJET DE RECHERCHES**

**OU**

**LE FOLKLORE INSONDABLE**



Le Jeune Homme, pâle et enthousiaste, lut à seize ans *l'Avenir de la Science*, à dix-sept toute l'œuvre de Nietzsche dans la traduction de Henri Albert et résolut à dix-huit de devenir un grand savant, en s'efforçant continûment de se surpasser lui-même. Bachelier, le Jeune Homme quitta sa province, s'inscrivit à la Sorbonne, passa sa licence, puis vint trouver son maître et lui dit :

— Je me sens l'étoffe d'un grand savant. Voulez-vous m'indiquer un sujet de recherches.

— Mais bien volontiers, mon ami, bien volontiers ! Voyous, un sujet de recherches ? Eh bien, préparez donc une thèse

de doctorat sur le Mauvais Œil. Vous connaissez la méthode scientifique : d'abord vous établissez votre bibliographie bien complète, puis vous dépouillez les documents, ensuite vous approfondissez le sujet. Et quand vous en serez là, revenez me voir. Je vous guiderai dans la rédaction de votre Mémoire.

Le Jeune Homme remercia avec effusion. Orphelin, il possédait deux mille quatre cents francs de rente. Le lendemain, dès l'ouverture des portes, il pénétrait dans la grande salle de la Bibliothèque Nationale, s'installait au fauteuil numéro 111 et se mettait au travail.

En ce temps-là n'existaient encore ni la *Revue des Traditions Populaires*, ni *Mélusine*. Le Jeune Homme dut donc établir

sa bibliographie volume par volume, revue par revue, titre par titre. Après quelques années de travail ininterrompu, profitant des périodes de fermeture pour classer ses fiches, le Jeune Homme avait relevé tout ce qui se rapporte au Mauvais Œil dans la littérature française.

Cependant les faits français se rattachent directement aux faits de l'antiquité classique. Un nouvel effort, et tous les auteurs latins et grecs se trouvaient inscrits à leur place.

L'interprétation des documents anciens est souvent difficile. Le moindre d'entre eux a été l'objet d'innombrables commentaires, qu'un savant consciencieux ne saurait négliger. Le Jeune Homme fit donc la bibliographie des commentateurs, se contentant d'ailleurs de copier les titres en

hongrois, finnois, basque, albanais et autres langues hirsutes, sans guère en comprendre la signification précise.

Il s'aperçut alors que le Mauvais Œil occupe dans les préoccupations des sauvages une place prépondérante : tous les recueils de voyages, toutes les relations de missionnaires, toutes les monographies, toutes les revues ethnographiques vinrent à leur tour prendre place dans ses casiers. Tout de même, vers l'anniversaire de ses trente-cinq ans, le Jeune Homme jugea que sa bibliographie était « bien complète ».

Il passa alors à la deuxième partie de son programme : dépouiller les documents. Il reprit une à une ses fiches bibliographiques et se mit à lire, la plume à la main, tous les auteurs français, grecs, latins, ita-

liens, espagnols, anglais et allemands qu'il s'était signalés à lui-même. Il y mit environ douze ans.

Puis il comprit la nécessité d'apprendre les langues scandinaves, les langues slaves, le finlandais et le hongrois. Il s'y attela avec ardeur et désespéra les conservateurs de la Bibliothèque Nationale, des bibliothèques de l'École des Langues Orientales, de la Sorbonne, du Muséum d'Histoire Naturelle, du Musée Guimet et de l'Institut Ethnographique International par sa chasse aux ouvrages introuvables.

Sa vie méthodique lui avait fait faire des économies : il les dépensa avec rage à se procurer des plaquettes, des extraits de revues, des coupures de journaux que, sur la foi des titres, il pensait d'une importance décisive.

A l'École des Langues Orientales on s'intéressa à ses recherches et, avec la plus grande bienveillance, on lui signala des publications arméniennes et géorgiennes, des encyclopédies chinoises, des manuscrits turcs, persans et arabes. Il eût été ridicule, honteux, antiscientifique, de négliger ces précieuses sources d'information.

Le Jeune Homme apprit l'arabe, le persan, le turc, le chinois, l'arménien et le géorgien, puis d'une traite dévora le japonais, le tibétain, le sanscrit, une vingtaine de langues de l'Inde, le malais et le javanais, le samoan, le maori et le tasmanien, langue morte ; enfin, il s'assimila les langues des trois Amériques, depuis l'esquimau jusqu'au fuégien.

Vers cinquante-quatre ans, il connaissait

huit cent quarante-trois langues et dialectes, ses fiches bibliographiques atteignaient le chiffre de vingt-sept mille, et quant aux fiches documentaires, il en ignorait le nombre exact ; en tout cas il possédait vingt-deux mille trois cent douze cartons contenant chacun en moyenne de quatre à cinq cents bouts de papier. Quelques années plus tard, il estimait à vue de nez sa collection à douze millions de notes environ.

C'est alors qu'il jugea le moment venu de passer à la troisième partie de son programme : approfondir son sujet. Un scrupule préalable cependant le saisit. Il alla s'en ouvrir à son maître.

Le maître avait pris sa retraite depuis longtemps. Il habitait aux environs de Pa-

ris une toute petite maison avec un grand jardin. Dans la maison, il n'y avait ni livres, ni papier, ni encre. Il accueillit aimablement le visiteur.

— Je suis, dit celui-ci, le Jeune Homme à qui vous avez indiqué, il y a bien des années, un magnifique sujet de recherches ?

— Ah, vraiment ? Un sujet de recherches ? Et quel sujet, s'il vous plaît ? Ma mémoire s'est affaiblie, et vous m'excusez si je ne vous remets pas de suite.

— Rien d'étonnant à cela, mon cher maître. Vous m'aviez dit de ne revenir vous voir que quand j'en serais à cette partie du travail scientifique qui consiste à approfondir le sujet et à le rédiger. Non sans peine, je suis parvenu à ce point. Je puis me flatter de connaître mieux que qui que

ce soit au monde mon sujet de recherches : le Mauvais Œil.

— Ah, ah, le Mauvais Œil !

— Oui, le Mauvais Œil. Mais, très cher maître, avant de rédiger mon Mémoire, je désire avoir votre avis sur deux graves questions : 1<sup>o</sup> Dois-je donner mes documents *in extenso* en les accompagnant d'un commentaire en note, ou bien dois-je écrire ce commentaire en style suivi et me contenter de résumer mes documents ?

Et, 2<sup>o</sup>, dois-je publier ces documents en entier ou fragmentairement dans leur texte original : algonkin, pali, islandais, savoyard, et ainsi de suite ; ou bien dois-je les traduire tous en français, ou peut-être en latin à cause des passages obscènes ?

— On ne saurait, mon cher élève, ré-

pondre aux graves questions que vous me posez là sans y avoir mûrement réfléchi, dit le maître. Revenez me voir un de ces jours ; je vous donnerai mon avis. A mon tour cependant de vous poser une question. Pendant que vous approfondissiez votre sujet, avez-vous pensé à tenir à jour votre bibliographie ?

Le Jeune Homme eut un geste désespéré. Sans mot dire, sans prendre congé, il se précipita dans la grande salle de la Bibliothèque Nationale, se laissa tomber dans le fauteuil numéro 111, dont une tradition demi-séculaire lui assurait la quasi-propriété, et fébrilement entreprit de rattraper le temps perdu.

La mort le surprit en ce même fauteuil. Elle lui cassa une vertèbre cervicale. Par

---

son testament, il légua ses rentes et ses fiches à son excellent maître. Le maître accepta les rentes, mais quant aux dix-huit millions de fiches, on ignore ce qu'ils sont devenus.



MA CL

OU

L'ÉPIGRAPHIE INTÉGRALE



En l'année 2211, comme on sait, toute l'Europe, pivotant autour des Monts Oural comme autour d'une gigantesque charnière, s'affaissa de 880 mètres et disparut sous les flots. Il n'émergea plus que les massifs montagneux du Plateau Central, des Pyrénées, des Alpes, des Carpathes, et, de-ci de-là, quelques monts. L'irruption des eaux eut lieu pendant la nuit.

Elle fut si soudaine que bien peu de gens réussirent à se mettre à l'abri en escaladant les pentes à portée. Des villes peu importantes, des villages, des hameaux, des chalets subsistèrent, dont les habitants firent, pendant quelques siècles, preuve d'une ardeur à vivre et d'une énergie remar-

quables. Bien mieux, des États se constituèrent, qui élaborèrent une civilisation avancée.

Mais le vieil instinct de lutte et de rapine des habitants de l'Archipel Européen n'était point mort. Il y eut des guerres et des massacres, et vers la fin du quatrième millénaire après Jésus-Christ l'Archipel Européen se trouvait entièrement dépeuplé.

Les Asiatiques, les Africains et les Américains avaient assez à faire chez eux. Ce que l'Europe leur avait donné, les méthodes scientifiques et les inventions techniques, ils le perfectionnèrent. Et ayant des terres fertiles à faire valoir, des minerais à exploiter, ils ne virent aucune utilité, pendant cinq ou six mille ans, à coloniser l'Archipel.

Mais alors des causes connues les pous-

---

sèrent à l'émigration. Elle se fit scientifiquement. C'est-à-dire que des géographes, des topographes, des géomètres eurent à délimiter équitablement les zones d'influence, que des ingénieurs étudièrent les possibilités économiques des territoires redevenus vierges et que des archéologues reçurent mission d'exhumer méthodiquement ce qu'ils pourraient trouver des vestiges d'un passé dont de rares livres et quelques centaines d'opuscules conservés dans les bibliothèques publiques affirmaient la gloire évanouie et l'antique richesse.

A la tête d'une de ces missions archéologiques fut placé le célèbre T. D. B. Abdallah Sénoufo, professeur d'épigraphie comparée à l'Université des États-Unis du Tchad. Ses précédents voyages, ses décou-

vertes sensationnelles le désignaient à ce poste de confiance. Et d'ailleurs sa présence était nécessaire sur les champs de fouilles : il était le seul savant du monde qui comprît le français d'autrefois et les dialectes divers des anciennes provinces de France. Il possédait l'unique exemplaire connu d'un atlas linguistique, resté inachevé par suite du cataclysme, mais d'autant plus précieux.

Enfin Abdallah Sénoufo avait encore sur ses confrères l'avantage de connaître quelque peu de latin, et on lui devait une excellente traduction en néo-baguirmien des passages des auteurs romains qui traitaient de la géographie et de l'ethnographie des Alpes.

La mission s'embarqua fin avril 9040 et parvint rapidement à l'île Blanche, dont

les glaces baignent dans la Mer Rhodanienne. Malgré les coups de vent, le débarquement sur divers points des baies voisines se fit sans encombre. Après des sondages infructueux, la mission s'établit au pied d'une colline, innommée encore, et que les archéologues appelèrent patriotiquement : la Dent du-Tchad.

De très vêtustes cartes permirent de reconnaître que cette colline avait, sept mille ans plus tôt, surplombé un petit lac appelé Bourjè, ou quelque chose d'approchant.

A divers indices auxquels l'œil d'un archéologue exercé ne se trompe pas, il avait été reconnu que les pentes de cette colline avaient été habitées pendant deux ou trois mille ans de suite. De-ci, de-là, on dis-

cernait des cavités, soit rondes, soit carrées. Des fouilles méthodiques mirent au jour dans l'une de ces cavités quarante-sept couches superposées de débris et de détritus, qui correspondaient à autant de civilisations différentes. Les Baguirmiens relevèrent avec soin les moindres indices, emballèrent les tessons, les silex et les fers rouillés, puis explorèrent successivement toutes les autres cavités.

Un jour de juillet, la chaleur torride et la réverbération de la mer forcèrent le professeur Abdallah Sénoufo d'aller se mettre à l'abri. Après quelques recherches, il trouva dans une anfractuosité de rocher comme une sorte de siège naturel. La tête à l'ombre et recevant au visage la brise marine, le professeur s'assoupit. Tout à coup un rayon lumineux vint frapper l'un de

ses yeux, et cette sensation perçue au travers des paupières les lui fit soulever. A cinquante mètres de là scintillait quelque chose, assurément un objet de métal.

Le savant choisit des points de repère, tels que branches et cailloux, puis se dirigea lentement vers l'objet brillant. Il faut avoir fait en personne de l'archéologie pour comprendre le saisissement et la joie du professeur Abdallah Sénoufo : cet objet était une mince plaque de cuivre, par endroits trouée, en d'autres rongée, et partout patinée sauf au centre, resté net, et où se discernait une sorte de visage joufflu. Dans l'un des coins on voyait les restes, très aplatis, de diverses lettres.

Ayant délicatement enveloppé la plaque de son mouchoir, le professeur héla son

personnel, fit déblayer la place et faire une fouille méthodique. On constata bien qu'en cet endroit avait dû se trouver une maison, mais aucun autre vestige intéressant ne vint au jour. Puisque la méthode ne sert de rien, abandonnons-nous au hasard, pensa Abdallah Sénoufo. Et de fait, quelques jours plus tard, à soixante-deux mètres quarante-quatre centimètres de l'emplacement de sa première trouvaille, il heurta du pied une seconde plaque de cuivre, plus mince que la première, sans figure centrale, mais munie de quatre lettres majuscules en relief. Les fouilles furent poursuivies jusqu'au début de l'hiver; le professeur fit d'innombrables promenades; mais on ne trouva plus rien d'intéressant. En conséquence la mission retourna à Sipar, capitale des États-Unis du

---

Tchad, et le professeur se mit à rédiger son rapport.

Comme ce rapport, qui comprend septante-et-deux volumes in-folio petit texte avec figures, plans, cartes et notes explicatives se trouve dans toutes les bibliothèques publiques et privées, j'y renvoie le lecteur, et me contente de résumer ici brièvement les tomes trente-sept à cinquante-huit, spécialement consacrés à l'étude des deux plaques de cuivre.

Pour la première, les interprétations d'Abdallah Sénoufo doivent être acceptées intégralement et sans réserve. Il est absolument évident que la figure centrale représente le visage joufflu d'un adolescent, et que les traits divergents qui partent de ce visage et atteignent presque l'encadre-

ment, dont il subsiste des parcelles au bord de la plaque, sont des rayons *solaires*.

Ce qui confirme cette idée, c'est que dans le coin supérieur de droite se distinguent les lettres EIL. Le savant professeur s'étant donné la peine de dresser le tableau des très vieux mots français qui se terminaient en EIL, on est à même de constater que les mots ŒIL, CONSEIL et autres semblables ne fournissent aucun sens en rapport avec la figure centrale, mais que seul le mot SOLEIL correspond à la représentation du visage joufflu d'où partent des rayons. La plaque est malheureusement trop fruste pour qu'il soit possible de reconstituer les mots qui vraisemblablement précédaient celui de SOLEIL.

Quels qu'ils aient pu être, il n'en est pas moins certain que ce document jette une

vive clarté sur la mentalité des anciens habitants de la Dent-du-Tchad. On peut même dire que nous nous trouvons enfin en mesure de déterminer leur religion. Car on ne saurait douter qu'une matière aussi précieuse que le cuivre n'a pu servir qu'à honorer les divinités. D'où suit naturellement que la plaque dont il s'agit n'est autre qu'une très vieille plaque votive, dédiée par quelque Français au dieu Soleil, sans doute afin qu'il fit mûrir, ou parce qu'il avait fait mûrir, les récoltes.

Le professeur Sénoufo rappelle avec raison à ce propos qu'un auteur trop oublié de nos jours, car ce fut un de nos plus dignes précurseurs, un certain Georges Cumont, avait constaté la grande diffusion des cultes solaires dans l'Europe de la fin du premier millénaire avant Jésus-Christ.

Ce culte a dû persister pendant plusieurs siècles, et il florissait certainement dans les régions fertiles de la Dent-du-Tchad, anciennement appelées *Savoie*, vers la fin du deuxième millénaire après Jésus-Christ. Il est difficile, quand il s'agit d'époques aussi reculées, d'arriver à une précision absolue. A quelques siècles près, le culte du Soleil a donc duré dans cette région de l'ancienne Europe environ quinze cents à trois mille ans.

C'est à la même période de la civilisation qu'il convient de rapporter le deuxième document découvert. Grâce à des décapages délicats, le professeur Abdallah Sénoufo a réussi à faire ressortir sur le fond de la plaque les quatre lettres M A C L.

L'épigraphie étant sa spécialité, il a

éprouvé de longues hésitations dans leur lecture et dans la fixation de leur date. Épigraphiquement parlant, ces lettres appartiennent à la belle écriture monumentale latine. Les débuts de cette écriture se placent environ vers le milieu du premier millénaire avant Jésus-Christ ; elle est restée en usage jusqu'au cataclysme de 2211. Il y a donc, on le voit, une concordance chronologique parfaite entre les deux plaques.

L'idée qui vient d'abord à l'esprit, c'est que la deuxième plaque est, comme la première, un ex-voto latino-français. Quelques dieux de ces pays nous sont connus, et parmi eux se signalent MERCURIUS, CARLOMAG[NUS], NAPOLÉO[N] et LIVAROT. Ce dernier ne nous est connu que par un fragment de boîte en bois

retrouvé sur un pic de l'île d'Auvergne par la mission japonaise, il y a quelques années, et miraculeusement conservée sous une couche de cendres volcaniques. Comme aucune mention du dieu LIVAROT (l'orthographe est certaine) n'a été relevée dans l'Archipel Alpin, nous croyons, avec le professeur Sénoufo, qu'il n'y a pas lieu de s'attarder à l'hypothèse indiquée ci-dessus.

Il serait trop long d'examiner une à une toutes les théories, dont quelques-unes très séduisantes, successivement proposées par l'ingénieux épigraphiste. On serait assez tenté, par exemple, de rapprocher ce mot mystérieux du nom d'une autre divinité, peut-être féminine, et dont on pourrait le considérer comme une abréviation à l'usage des initiés aux mystères sacrés.

---

Le nom complet de cette divinité est IMAKULEKONSEPTION, que peut-être les initiés abrégeaient en MACL dans leurs oraisons. La différence de graphie n'a pas autant d'importance que pourraient le croire des profanes, attendu que le nom complet de la déesse a été relevé sur un morceau d'ardoise qui devait servir aux enfants pendant la période d'initiation aux mystères pour y inscrire ce que j'ose appeler leurs « leçons ». L'orthographe amendée serait IMACLECONSEPTION.

Pour des raisons très graves, cependant, notre célèbre compatriote rejette cette interprétation, ainsi que la suivante, qui a du moins eu l'avantage de le mettre sur la voie de la véritable. On sait que parmi les Américains descendant des colons euro-

péens primitifs, il subsiste quelques rares familles dont le nom commence par *Mac*.

Le professeur Sénoufo a même réussi à dresser une liste très curieuse de noms propres comme Macler, Macferlane (nom d'un vieux roi célèbre pour l'ampleur de ses dimensions), Macgillicuddy et autres semblables. On ne voit pas pourquoi un nom de cette espèce aurait été gravé partiellement sur une précieuse plaque de cuivre, étant donné surtout que les noms de ce genre étaient localisés dans Scotchisland. Mais l'idée que MACL pouvait avoir une signification ethnique était féconde.

La preuve en est que le professeur Abdallah Sénoufo a résolu le problème avec une élégance qui ne laisse rien à désirer. En compulsant de très vieux livres sur les peuples qui ont colonisé la région des Al-

pes où est située la Dent-du-Tchad, il a trouvé une liste de quatre noms de tribus dont les initiales correspondent exactement aux lettres de la plaque. Qu'on en juge :

M EDULLES ;

A LLOBROGES ;

C EUTRONS ;

L IGURES.

La plaque en question est donc nettement le signe d'une alliance qu'ont conclue ces peuples dans le cours du premier millénaire après Jésus-Christ, peut-être, étant donnée la proximité des lieux de trouvaille, sous l'invocation du dieu Soleil. La découverte de ce fait historique est certes d'une importance incalculable. Elle projette sur ce passé lointain une lumière éclatante, et c'est avec orgueil que nous

saluons à nouveau en notre illustre compatriote l'un des porte-flambeaux de la science archéologique.

Une note humoristique pour terminer ce compte-rendu par endroits bien aride. Le professeur Abdallah Sénoufo est déjà arrière-grand-père. Parmi ses petits-enfants, il en est un, Omar, maintenant âgé de trente-trois ans, qui a appris le vieux-français sous la direction de son grand-père et qui promet de marcher dignement sur ses traces quand l'heure de la retraite aura sonné pour le vénérable Abdallah. Un jour, à dîner, le jeune homme affirma qu'il croyait comprendre l'inscription qui coûtait à ce moment tant de veilles et de recherches à son aïeul :

—Bon papa, a-t-il dit, je crois bien qu'en

---

vieux-français MACL signifiait : MAISON ASSURÉE CONTRE L'INCENDIE.

Le professeur est l'indulgence même. Au lieu de relever vertement son petit-fils, le bon vieillard se mit à rire, mais à rire, et encore à rire :

— Mon enfant, je ne puis plus dire mon élève, finit-il par proférer, ne vois-tu donc pas que ton exégèse se fonde sur une impossibilité épigraphique !



**LA PANTALONADE**

**OU**

**L'ANTHROPOMÉTRIE DANGEREUSE**



Chargé par son gouvernement d'étudier les nouvelles méthodes de mensuration des criminels qui ont rendu célèbre dans les deux hémisphères le nom des messieurs Bertillon père et fils, le Dr Pantaléone vint d'abord à Paris.

On l'initia avec la plus grande obligeance à tous les détails de notre système anthropométrique. On lui communiqua aussi les plans d'une création en train : un Service spécial, dépendant du ministère de la Justice et du ministère de l'Intérieur, et qui mesurerait non plus seulement les criminels, mais tous les habitants de la France sans exception, et cela tous les six mois à nouveau. Le prétexte était qu'ainsi on

recueillerait des documents anthropologiques inestimables, on pourrait déterminer les lois de la croissance individuelle, de l'hérédité mendélienne dans les familles, de la persistance ou de la modification des caractères-types au travers des croisements, les lois de la transmission de l'indice céphalique, etc.

Mais l'agent qui accompagnait le Dr Pantaléone lui dit à l'oreille :

— Tout ça, c'est la balançoire pour les Chambres et pour le public. A vous, nous avouons volontiers que ce Service est destiné surtout à former de bons commissaires de police et à nous permettre de tenir à l'œil tout citoyen, quel que soit son sexe et son âge. Une fois collé sur fiche, cours mon bonhomme, on te rattrapera toujours.

---

Le D<sup>r</sup> Pantaléone admira, prit des notes et rédigea un premier rapport.

Puis il s'en fut en Angleterre, où règne le système de Galton. Là aussi on le mit au courant des derniers perfectionnements. Mais le but était autre. On n'y cherchait pas tant à tenir registre des vivants actuels, qu'à préparer des générations futures de tout repos, suivant des méthodes spéciales, et conformément aux principes d'une science appliquée toute nouvelle, l'Eugénique.

En somme, c'est très simple : jusqu'ici les hommes se sont reproduits au hasard, tout comme les bêtes des forêts et des champs. Le progrès veut qu'on applique maintenant à l'homme les règles découvertes par les éleveurs, de manière qu'il y ait

des sélections humaines comme il en est de bovines et de porcines. Nul n'oserait contester aux éleveurs anglais le premier rang en ces matières ; l'un d'entre eux ne vient-il pas d'obtenir une race de moutons sans pattes ni presque de tête, mais deux fois plus longs et quatre fois plus gros que les plus gros mérinos, en sorte que la surface utile en laine s'en trouve considérablement multipliée.

L'homme est un animal essentiellement récalcitrant. Au mâle blond qui s'amourache d'une brune, on aura beau dire que c'est une grosse blonde qui lui convient scientifiquement, il n'en sera pas ému. Et comment faire comprendre à des époux éméchés que ce n'est pas le moment de procréer, mais que cet acte si important ne doit être accompli que de sang-froid ?

L'Eugénique n'emporte pas avec elle une force de persuasion telle que la passion et le caprice puissent être assujettis à ses lois. Aussi doit-elle faire appel à une coercition extérieure par la voie légale, c'est-à-dire par des lois suivies de sanctions redoutables.

On expliqua au D<sup>r</sup> Pantaléone le projet à l'étude. On créerait au ministère de la Justice et au ministère de l'Intérieur un service spécial comportant des Inspecteurs de la procréation qui auraient droit de pénétrer dans les chambres à coucher à toute heure du jour et de la nuit, de manière à régler les ébats conjugaux, tout comme les directeurs de combat règlent et dirigent au mieux des intérêts réciproques et du code de l'honneur les reprises d'armes de ceux qui se battent en duel.

Ceci pour le présent, impossible à modifier. Pour l'avenir, on créerait un corps d'Examineurs eugéniques, qui auraient à étudier les titres de chaque candidat au mariage, en comparant les fiches signalétiques système Galton où se trouvent inscrites tout spécialement les particularités du lobe de l'oreille droite et gauche de chaque individu.

Or, une loi naturelle récemment découverte veut que le pouvoir de procréation soit en raison directe du carré des surfaces du lobe de l'oreille droite diminué du carré de celles du lobe de l'oreille gauche, suivant une formule facile à établir. Il suffira donc aux inspecteurs eugéniques d'un coup d'œil sur une fiche signalétique pour les mettre en état d'énoncer un verdict affirmatif ou prohibitif.

La première condition, pour assurer le fonctionnement du Service, étant de mesurer tous les habitants sans exception du Royaume-Uni, la réforme anglaise s'identifiait d'abord pratiquement à la réforme française, bien que leurs buts ultérieurs fussent très différents. Le D<sup>r</sup> Pantaléone prit des notes et rédigea un second rapport.

Il passa ensuite en Amérique. Dans certains États, on avait déjà développé, et appliqué en partie, le système eugénique. Ici les tuberculeux n'avaient pas droit au mariage, ailleurs n'y avaient pas droit les alcooliques; et dans un certain État dont j'ai oublié le nom, l'acte de chair dans ou hors mariage était interdit, non seulement aux deux catégories sus-mentionnées,

mais aussi aux syphilitiques, aux rhumatisants, aux cardiaques, aux scrofuleux, aux cancéreux, aux diabétiques, aux adénoïdiens, bref à tous individus atteints d'un désordre chronique ou temporaire, fût-ce d'un simple rhume de cerveau.

D'esprit très scientifique, le D<sup>r</sup> Pantaléone fut enthousiasmé par cette application intégrale du système eugénique. Il prit des notes avec passion, et rédigea un troisième rapport.

Puis il descendit jusque dans l'Uruguay, où, lui disait-on, un agent de police génial avait combiné, d'après des dosages raisonnés, les systèmes français, anglais et américain du Nord.

Malheureusement cet agent de police était méfiant. Il refusa de communiquer

au D<sup>r</sup> Pantaléone les principes de ses dosages, et le docteur en fut réduit à rechercher des interviews de criminels. Il n'y réussit pas pour cette bonne raison que le système local avait fait totalement disparaître cette catégorie sociale. C'était la meilleure preuve qu'il pût trouver que ce système était de beaucoup supérieur à tous ceux en usage ailleurs. C'est donc celui-ci dont il résolut de proposer l'adoption dans son propre pays.

Il revint chez lui gras et réjoui, après deux ans et demi d'absence, se mit à rédiger des suppliques, des rapports et des projets, se laissa marier par sa mère avec une jolie fille, obtint audience du Roi qui le décora, puis des ministres, et vit d'innombrables députés, fonctionnaires et jour-

nalistes, écrivit de copieux articles de revue et enfin obtint la création du Service Eugénico-Anthropométrique de ses rêves.

Organiser ce Service ne fut pas une petite affaire. Les ouvriers et les paysans se montrèrent plutôt mal enclins à se laisser mesurer. Mais les gendarmes et les juges intervinrent, et au bout de cinq ans les trente-huit millions d'habitants du Royaume se trouvaient tous munis de leur fiche signalétique individuelle, tous sauf le Roi.

A tant travailler au bien public, le docteur avait pris l'habitude de délaissé sa jolie femme. Celle-ci s'était choisi un amant, puis un autre, puis encore un autre, et d'autres encore, pour se distraire. Son mari étant sans cesse au laboratoire, dans les

bureaux ou en tournée, elle recevait chez elle ses adorateurs.

Un soir à dîner, le D<sup>r</sup> Pantaléone remarqua sur un meuble un cheveu noir, et par habitude professionnelle l'examina attentivement. Ce n'était pas un des siens, ni un cheveu de ses domestiques mâles, bien que ce fût un cheveu masculin. Il l'emporta sans dire mot à son laboratoire et eut vite fait de retrouver d'après sa section la fiche de son possesseur, homme d'une trentaine d'années qui lui était inconnu personnellement.

Il en parla à sa femme le soir même. Elle se mit à rire et lui dit que sans doute elle avait récolté ce cheveu dans le tramway, ou dans un magasin.

Mais l'avertissement était bon. De ce jour elle vécut dans des transes continuel-

les. Elle obligea ses amants à se couvrir la tête d'un bonnet de bain, à se raser la moustache et la barbe, à n'ôter leurs gants sous aucun prétexte de crainte de laisser quelque part des empreintes digitales, à se faire percer les oreilles et à y introduire de nuit des bouts de bois afin de distendre les lobes pour qu'ils ne correspondissent plus à la fiche, à faire de la gymnastique pour modifier leur périmètre thoracique. Que sais-je encore ? Les femmes, et qui aiment, ont tant d'imagination ! Mais les hommes ont peu de patience, et la plupart se lassèrent bientôt de ces travaux plastiques.

Le moment était venu de se contenter du calme bonheur domestique, en tête à tête avec le docteur, qui combinait maintenant

une Fédération Internationale des Services Anthropométriques, afin que nul individu sur terre ne pût dorénavant échapper aux griffes de la police, ni aux prescriptions de la procréation eugénique. Ainsi seulement on pourrait arrêter l'Humanité sur la voie fatale des dégénérescences accumulées, puis la régénérer méthodiquement.

Son propre malheur fit concevoir à la petite dame le danger qui se préparait pour tous. Sa décision fut vite prise. A partir de ce jour elle montra un grand enthousiasme pour tout ce que lui disait son mari, elle lui posa des questions comme une élève attentive, elle le supplia de lui montrer les casiers de fiches, les instruments de mensuration, elle s'informa des signes caractéristiques de chaque dégénérescence et de chaque tare.

Puis :

— Comment se fait-il, lui dit-elle un jour, que tu n'aies pas mesuré le Roi ? Tu n'as pas le droit, puisqu'il s'agit d'une œuvre scientifique, de faire des exceptions en faveur de qui que ce soit.

Frappé de la justesse de cet argument, le docteur se rendit dès le lendemain au Palais, muni de tous les appareils nécessaires. Le Roi se prêta en riant à l'opération. Et les employés du Service s'empresèrent à dresser et à classer l'auguste fiche.

Or, la famille royale était atteinte de tares héréditaires nombreuses, et le Roi, d'une intelligence remarquable, avait tant de stigmates physiques de dégénérescence que sa fiche se trouva classée dans la catégorie la plus basse et la plus répugnante,

celle des sadiques morbides et des nécrophages.

Des courtisans l'en informèrent. Il vint en personne s'en assurer, et du coup perdit toute confiance dans les systèmes du D<sup>r</sup> Pantaléone.

Le jour même un décret supprimait le Service et bannissait à perpétuité le docteur du Royaume pour crime de lèse-majesté. Par faveur spéciale, sa femme fut autorisée à ne pas le suivre.

Le peuple, joyeux, envahit les bâtiments et mit le feu aux fiches. C'est ainsi que ce Royaume perdit son renom d'être le pays le plus policé de la terre.



**LES BONS CONFRÈRES**

OU

**LA CRITIQUE LITTÉRAIRE SCIENTIFIQUE**



## PREMIER CRITIQUE LITTÉRAIRE

Ma chronique de cette semaine sera consacrée à un livre que j'ai reçu de l'éditeur il y a quelques jours. Ce n'est pas une sinécure, je vous assure, que d'être le critique hebdomadaire d'un grand journal comme celui-ci. On est assassiné d'ouvrages de toutes sortes, bons ou mauvais, la plupart mauvais ! Et pourtant, il convient de tout lire, de se faire une opinion motivée en connaissance de cause.

Les éditeurs vous envoient régulièrement leur fond, les auteurs leurs moindres productions ! Vers et prose s'accumulent sur ma table de travail, ne me laissant plus,

pour écrire, qu'une toute petite place, à peine de quoi mettre mon avant-bras droit et ma main gauche, et de manière que mon encrier se trouve bouché par toutes sortes de paperasses ! Il y a de quoi perdre l'esprit !

Si encore les couleurs et les formats des volumes reçus s'appariaient ! Mais non ! De nos jours, c'est une véritable débauche de toutes sortes de formats impossibles et une cacophonie de tons malades.

Les in-dix-huit jésus étouffent les in-quatre-vingt-seize octogonaux, et sont à leur tour aplatis par d'énormes atlas triple-in-folio ! Et que dire des couleurs des couvertures !

Autrefois, tous les volumes français étaient jaunes, couleur d'adultère triomphant, et l'on savait de suite en voyant un

volume jaune, qu'il s'agissait d'un roman sentimental.

Je vous défie bien maintenant de deviner le contenu d'un volume à la couleur de sa couverture ! Il y a des ouvrages scientifiques qui se parent d'une chemise blanche, des romans qui sont tout en rouge, des vers qui sont en violet ! Quant au jaune, il est de plus en plus réservé aux Histoires de Bêtes ! Et comme si les auteurs et les éditeurs s'étaient donné le mot pour troubler le pénible labeur du critique littéraire, voici que certaines couvertures offrent à nos yeux affaiblis et à nos cerveaux surmenés des problèmes irritants.

Pourriez-vous me dire le nom d'une certaine couleur qui est intermédiaire entre le vert-nil et le bleu-de-ciel ? Ou de cette autre qui tient du caca-d'oie passé au per-

manganate de potasse frais ? C'est à en perdre la vue !

Mais je vois que l'espace qui m'est réservé diminue, sans que je vous aie présenté l'auteur du volume qui se trouve sur ma table. Il est mort, pas le volume, mais l'auteur. Vous le connaissez certainement de nom. C'est l'un des plus grands écrivains de ce siècle, M. Aristoloche Syphon. On prétend — mais que ne prétend-on pas dans ce bas monde !

Son volume, que je vous conseille vivement de lire avec soin, est un in-dix-huit ordinaire à couverture jaune et se vend trois francs cinquante. Lisez-le, et vous m'en direz des nouvelles ! Le supplice, si l'on peut appeler supplice un plaisir, sera court, car cette admirable production de l'un des talents les plus purs de notre

---

époque ne comporte en son entier que deux cent quatre-vingt-dix-huit pages, en ne comptant pas la Table des Matières.

Je parlerai dans ma prochaine chronique hebdomadaire des autres volumes que les auteurs et les éditeurs ont eu la bonté de m'envoyer et qui sont...

*Suit une liste de vingt-cinq lignes ; puis :*  
à moins que la production de la semaine qui vient ne m'oblige, comme aujourd'hui, à consacrer ma chronique tout entière à la dernière nouveauté sensationnelle.

## DEUXIÈME CRITIQUE LITTÉRAIRE

Notre Chronique de Quinzaine sera pour cette fois consacrée tout entière à un ouvrage sensationnel dont l'auteur, mort hé-

las depuis quelques lustres, jouit d'une célébrité européenne et mérite à plusieurs égards l'épithète de « classique ». Son livre posthume n'est pas indigne des livres qui l'ont précédé ; il nous permet de plonger jusqu'au fond de la psychologie d'Aristo-loche Syphon — c'est de lui qu'il s'agit mes lectrices l'ont deviné — et de son entourage.

Nietzsche, le grand philosophe allemand, a dit : « Ce qui importe dans un philosophe, c'est moins son système philosophique que *le* philosophe. » Nous avons le droit de dire de même : « Ce qui importe dans un écrivain, ce n'est pas son œuvre écrite, mais sa personne. » Et ainsi nous marcherons glorieusement sur les traces de notre bon oncle Sainte-Beuve.

Je n'éprouve en conséquence aucune

fausse honte à avouer que je n'ai jamais lu une seule ligne d'Aristoloche Syphon. Au contraire : je m'en glorifie ! Car j'ai agi ainsi à dessein.

Si j'avais lu les œuvres d'Aristoloche Syphon, mon jugement en eût été désastreusement influencé, j'aurais perdu la netteté de mon coup d'œil, et pour tout dire d'un mot : mon sens critique ! L'influence des hommes de génie sur les hommes ordinaires, dont je suis, est trop vive pour qu'on ne doive l'éviter avec le même soin qu'on met à éviter la peste ou le choléra — je veux dire : quand on est critique littéraire de profession. Car cette même influence est au contraire bienfaisante pour qui n'écrit pas, et, entre toutes, les œuvres de notre grand Aristoloche Syphon sont, si je puis dire, toniques et reconstituantes

pour les âmes modernes aveuilies par des ambiances malsaines.

Ce qui donne à la vie et à l'œuvre d'Aristoloche Syphon un cachet tout particulier, c'est qu'elles sont également imprégnées de deux sentiments qui paraissent contradictoires : l'amour des femmes et la haine des femmes. Il se pose donc à ce propos un problème psychologique et littéraire d'une amplitude singulière. Et c'est pour l'élucider que j'ai dressé l'arbre généalogique de ses ascendants jusqu'au VIII<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ. J'ai aussi, pour obéir aux prescriptions de Sainte-Beuve, établi la généalogie de toutes les personnes avec qui Aristoloche Syphon s'est trouvé en contact pendant les quatre-vingt-onze ans de sa vie terrestre.

J'ai réussi à retrouver dans le Tyrol Ba-

varois l'arrière-petite-fille de sa nourrice ; et sa dernière cuisinière a versé dans mon sein des confidences inestimables sur les préférences culinaires de notre regretté poète. Il est remarquable que l'amour ait tenu si peu de place dans sa vie, alors qu'il en occupe une si considérable dans son œuvre.

Je crois en avoir découvert les raisons en feuilletant un carnet que m'a confié un de ses condisciples au lycée de Tananarive, où Aristoloche fit sa philosophie et passa son baccalauréat.

Tous ces documents paraîtront en un beau volume illustré d'ici quelques semaines et seront, je l'espère, pour les nombreux admirateurs du grand Aristoloche Syphon, la source de maintes surprises et de maintes joies intellectuelles.

Qu'il me soit permis, avant de terminer cette Chronique, de relever une méprise, involontaire je n'en doute pas, qu'a commise un de mes confrères. Par suite d'un *lapsus calami* fort excusable, il a écrit que le volume posthume d'Aristoloche Syphon est un in-dix-huit ordinaire à couverture jaune et qui se vend trois francs cinquante.

La réalité est autre : ce volume est un grand in-octavo à couverture maïs et qui se vend sept francs, chez l'éditeur s'entend, pas sous l'Odéon, où chacun a la remise.

#### PREMIER CRITIQUE LITTÉRAIRE

C'est bien malgré moi que je me vois obligé de reporter de nouveau à plus tard le compte-rendu des livres innombrables

qui encombrant ma table de travail, et même de passer sous silence l'actualité de cette semaine, qui est une brochure sur vélin parcheminé de six pages, soit quatre pour la couverture et deux consacrées chacune à un sonnet dont les auteurs sont par moitié les deux fils de notre grand dramaturge lauréat Coquesigrux. Ces deux pages sont teintées en violet, les lettres sont imprimées en vert et la couverture est d'une couleur nouvelle dite « Songe d'une Nuit d'Été », difficile à définir.

M'arrachant à la lecture enivrante de ces deux sonnets, je me dois de répondre aux insinuations malveillantes d'un de mes confrères qui, le pauvre homme, n'a jamais réussi à rendre hebdomadaire le tissu d'élucubrations qu'il nomme sa Chronique

de Quinzaine. Ces insinuations se rapportent au format, à la couverture et au prix du volume posthume de notre regretté Aristoloche Syphon.

Sur ce terrain, je ne crains personne, et ne suis pas d'humeur à recevoir des leçons, même d'un confrère. J'ai été chercher sur mes rayons le volume dont il s'agit. Mon exemplaire est bien un in-dix-huit à couverture jaune ordinaire, du prix de trois francs cinquante centimes.

Ne voulant, sous aucun prétexte, suspecter la bonne foi d'un confrère, je me suis rendu chez l'éditeur, qui m'a expliqué que le premier mille de cet ouvrage posthume avait été tiré en in-octavo à couverture non pas maïs, mais paille, et mis en vente au prix de sept francs, sans remise aucune, même pour l'Odéon. Cet éditeur

s'est d'ailleurs excusé de l'erreur commise par ses employés : l'exemplaire du premier mille qui est parvenu entre les mains de mon confrère m'était destiné, et j'ai reçu le sien, qui faisait partie du deuxième mille.

Mon confrère a donc eu bien tort de me chercher une chicane, dans laquelle, on le voit, les torts involontaires sont équitablement partagés, ainsi que les erreurs de fait. Je considère ce problème littéraire comme résolu, et ne me laisserai aller à aucune polémique ultérieure à son propos.

Mais puisque mon confrère doutait de ma perspicacité, il m'était loisible de douter de la sienne. Moi aussi, je suis allé, pas plus tard que cette semaine qui finit,

dans le Tyrol Bavarois et j'y ai obtenu, non seulement des confidences inédites, mais aussi, à prix d'or, des lettres troublantes.

Malheureusement ces lettres enveloppaient, au moment de mon arrivée dans un humble chalet situé à dix-huit cents mètres d'altitude, des sucres d'orge que suçaient les arrière-arrière-arrière-petits-enfants de la nourrice d'Aristoloché Siphon. Je reconnus aussitôt l'écriture de notre grand écrivain. Voici les fragments de lettre que j'ai réussi à déchiffrer :

*..... sais qu'en manière de jeu nous marchions en équilibre sur un timon de charrette et que mes souliers neufs me firent glisser si malheureusement que je tombai à cheval. La doul.....*

Plus loin on lit :

..... opération qui me rendit insensible à l'égard des fem.....

Plus loin encore :

..... pas marié, car je n'aurais pu avoir d'enfants. De là vint aussi cette vertu dont tant de personnes se moquèrent, et dont d'autres doutèrent. Il est vrai que ma pres-tance ne pouvait faire deviner que j'étais...

Et vers la fin, sans doute, car la signature était déjà avalée par un enfant :

..... pour la vente, il fallait que j'eusse les allures d'un Don Juan et que mes livres parussent l'expression d'un tempérament ardent, les cris de victoire d'un mâle audacieux.....

Il ne m'a pas été possible de déchiffrer le reste de cette lettre maculée de sucre d'orge. Ces fragments, je les conserve avec soin dans mes archives et en tiens la photogra-

phie à la disposition de mon confrère. Je suis vraiment heureux que ses remarques m'aient fourni l'occasion d'élucider le problème littéraire à la solution duquel il consacre sa vie ; on comprend maintenant pourquoi « l'amour a tenu très peu de place dans la vie d'Aristoloche Syphon et en occupe une si considérable dans son œuvre » !

### TROISIÈME CRITIQUE LITTÉRAIRE

... Et puisque j'en viens à parler d'Aristoloche Syphon, je désire porter à la connaissance de deux de mes confrères spécialisés dans l'étude approfondie de ce grand écrivain, que je possède un exemplaire du volume posthume, qui vient de

paraître, sur papier de Hollande à couverture blanche, à très grandes marges, sans doute un petit in-octavo jésus, avec le bord des pages dentelé.

On m'a assuré que cette édition était d'une très grande rareté et ce m'est un plaisir que d'en signaler l'existence à mes excellents confrères...

#### QUATRIÈME CRITIQUE LITTÉRAIRE

On mène grand bruit en ce moment dans le *Landerneau* des Lettres au sujet d'un certain Aristoloche Syphon. Quel nom étrange ! Ne serait-ce pas un pseudonyme ? Jamais je n'ai rencontré dans le monde cet individu dont on prétend faire un grand homme ; et ses œuvres me sont totalement inconnues.

Avant d'en recommander la lecture à nos fidèles abonnés, je vais m'informer si c'est un écrivain catholique ; et au cas où il serait déjà mort, s'il a fait une fin chrétienne. Au regard de Dieu, ce ne sont pas les œuvres littéraires qui importent, mais les œuvres tout court !

#### PREMIER ET DEUXIÈME CRITIQUES

*(Extraits identiques)*

... un jeune confrère qui veut donner une leçon à ses aînés. Il a cru devoir me signaler l'existence d'un posthume de Syphon sur hollande qui serait du jésus-carré. Qu'il sache dorénavant : 1° Que tous les hollande sont dans ce cas, parce que non rognés ni ébarbés ; 2° Que les éditeurs

tirent toujours un nombre plus ou moins grand de hollande, soit lorsque le volume en vaut la peine, soit sur la demande de l'auteur.

Tel est aussi le cas pour le Syphon et je regrette d'avoir à dire à notre jeune confrère qu'il possède, non pas un exemplaire d'une édition rarissime, mais l'un des trois cents hollande non numérotés de l'édition ordinaire. Je l'en félicite d'ailleurs cordialement et le remercie d'une communication qui, si elle dénote la naïveté d'un débutant dans la critique littéraire, n'en est pas moins l'expression d'une réelle bonté d'âme.

#### CINQUIÈME CRITIQUE LITTÉRAIRE

... Il convient de terminer cette revue des livres nouveaux par quelques remar-

ques d'un intérêt général. Ces messieurs les Critiques Littéraires de Paris ont toujours l'air de croire que tous les Grands Écrivains de la France sont originaires de la Capitale. Ce déni de justice mérite d'être vertement relevé, attendu que c'est au contraire la Province qui a été la mère et la fécondatrice de tous les Talents de notre Patrie.

Voici qu'on veut encore nous ravir avec violence l'illustre Aristoloche Syphon, que toujours et partout on a reconnu comme l'un des nôtres. Chacun sait que le premier ancêtre de sa famille est venu s'établir dans notre Région au III<sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ. Il faisait partie d'une petite troupe de Phéniciens et de Grecs chassés de la Mère-Patrie par les persécutions contre les Chrétiens.

Ces fidèles serviteurs du Christ s'établirent dans une de nos forêts, alors encore vierges, et y multiplièrent. Leurs descendants furent de loyaux sujets de tous les Gouvernements qui se sont succédé sur notre sol. Mais malgré les invasions, les guerres et les désastres, ils conservèrent vivant parmi eux le souvenir de leur double origine orientale, ce qui se remarque même dans les nom et prénom de notre grand compatriote.

En effet, Syphon est un terme syriaque et phénicien apparenté à Sydon, à Siphar et à Sephara. Et quant au prénom assez rare d'Aristoloché, ce serait faire injure à mes lecteurs que de le leur expliquer : ils savent aussi bien que moi que *Aristos* et *Lochia* sont des mots grecs. Que Paris garde ses Grands Hommes, nous n'y voyons

aucun inconvénient ! Mais qu'en échange, il nous laisse les nôtres ! Et d'ailleurs, nous ne lui permettrons pas de nous les enlever ! A bon entendeur, salut !

### PREMIER CRITIQUE LITTÉRAIRE

... La confraternité littéraire a quelque chose de touchant, et il vient de m'arriver une aventure qui a ragailardi mon vieux cœur desséché. Mes lectrices n'ont pas oublié la polémique courtoise qui s'était élevée entre moi-même et l'un de mes confrères les plus notoires, notoire à juste titre puisqu'il a découvert les origines complexes de notre poète national Aristoloche Syphon et qu'il a élucidé tous les problèmes que soulèvent les œuvres et la psychologie de cet illustre écrivain.

Eh bien, ce bon confrère, connaissant mon goût pour les éditions rares, n'a rien eu de plus pressé, après avoir lu ma petite chronique, que de m'envoyer par un commissionnaire son exemplaire in-octavo à couverture paille (premier mille) du posthume de Syphon. Ce geste était si beau, que je cherchai aussitôt à l'imiter, et par le même commissionnaire j'envoyai à mon confrère mes fragments de lettres d'Aristo-loche Syphon auxquels adhéraient encore des morceaux de sucre d'orge bavarois. Nul doute qu'avec l'ingéniosité d'esprit qui le caractérise, mon confrère ne trouve dans ces fragments matière à des développements nouveaux et à d'érudits commentaires.

### TROISIÈME CRITIQUE LITTÉRAIRE

... fonctionnent deux vieux barbons qui alternativement s'engueulent et s'adulent sur le dos d'Aristoloché Syphon qu'ils veulent nous faire prendre pour un grand homme.

Ah mais non ! Cette fois, la pilule est trop grosse, elle ne peut pas passer ! Pour nous autres, Aristoloché dit Syphon n'a été, n'est et ne sera qu'une baderne. « Place aux Jeunes ! » : telle est notre devise.

C'est pourquoi je vous entretiendrai maintenant des poésies d'un enfant prodige de quatre ans qui, dès.....

## DEUXIÈME CRITIQUE LITTÉRAIRE

... théories confirmées. Et je le dois à mon excellent confrère, qui a bien voulu me faire cadeau des fragments de lettre d'Aristoloché Syphon recueillis par lui à grand'peine dans un chalet du Tyrol Bavaurois à dix-huit cents mètres d'altitude.

Je l'avais toujours supposé, qu'un vice rédhibitoire, mais non pas congénital, avait orienté la vie tout entière d'Aristoloché Syphon dans une direction particulière. On comprend maintenant sans aucune peine son attitude réservée à l'égard des femmes en chair et en os, et ses effusions lyriques, son feu érotique, si je puis dire, à l'égard des personnages féminins enfantés par son imagination.

On trouvera la photographie de ces précieux documents dans le quatrième volume, sous presse, de mes *Essais sur Aristoteloche Syphon*. J'y renvoie dès maintenant mes lectrices. Elles trouveront dans mes commentaires détaillés et précis de quoi satisfaire leur curiosité littéraire.

#### SIXIÈME CRITIQUE LITTÉRAIRE

Il me semble pourtant que ce n'est ni dans le pays de ses ancêtres, ni dans la localité souvent occasionnelle de sa naissance qu'un grand homme a trouvé les substances nécessaires à son développement physique et intellectuel, mais au contraire dans le milieu naturel et social où s'est écoulée son adolescence, où il est

sorti des limbes de l'enfance pour faire ses premiers pas dans le royaume de la maturité. Un exemple me suffira pour démontrer cette thèse.

On sait que l'un des plus grands écrivains de ce siècle, j'ai nommé Aristoloche Syphon, est venu avec son père à Madagascar alors qu'il avait cinq ans, et qu'il a fait toutes ses études au lycée de notre belle Tananarive. Ses condisciples sont tous morts, mais ils avaient gardé de sa vivacité de caractère et d'esprit un souvenir si vif que dans leur vieillesse ils aimaient à en citer des manifestations caractéristiques au cours des kabarys de famille.

Cette vivacité, cette ardeur, ce feu tropical, cette exaltation des sentiments, cet enthousiasme inextinguible pour tout ce qui aime et vibre, ces jets de flamme et

ces désespoirs infernaux qui caractérisent entre toutes les œuvres d'Aristoloche Syphon, d'où lui seraient-ils venus, sinon de notre ciel magique, de nos forêts luxuriantes, de notre faune si ardente et même de la fréquentation de nos indigènes?

Le petit Aristoloche passait des journées entières à rôder sur la grand'place de Tananarive ; il prenait part aux kabarys dominicains ; il suivait en tournées d'inspection son excellent père, et il s'était familiarisé à ce point avec nos dialectes hova, sakalava, bara et autres, que revêtu du lamba national, sans son teint trop clair jamais on ne l'eût pris pour un Européen.

Je n'ai pas besoin d'insister davantage. Ce qu'il y a de meilleur dans l'œuvre d'Aristoloche Syphon, c'est à son séjour à Madagascar qu'il le doit. Bien mieux : les

Français seront toujours incapables de l'apprécier à sa vraie valeur, ne serait-ce déjà que parce que son style a conservé quelque chose d'indubitablement malgache.

#### QUATRIÈME CRITIQUE LITTÉRAIRE

J'ai reçu depuis deux mois un grand nombre de lettres où de fidèles abonnés me demandaient de donner enfin mon opinion définitive sur les ouvrages d'Aristoloche Syphon. Trop de travaux urgents m'ont empêché jusqu'à ces jours derniers de m'occuper de cette grave question.

J'ai réussi enfin à me libérer une matinée et me suis rendu à la Bibliothèque Cardinal. Je n'y ai pas trouvé les œuvres

d'Aristoloché Syphon et personne dans l'établissement n'avait entendu parler de cet auteur. Fort heureusement, en feuilletant des journaux qui se trouvaient sur une table, la Providence m'a fait tomber sous les yeux deux chroniques signées par des critiques littéraires d'une compétence indiscutable. Le premier disait qu'Aristoloché a brûlé de « feux érotiques » ; le second parlait même de « jets de flamme » et de « désespoirs infernaux » !

Cela m'a suffi. Pour l'amour de Dieu, mes chers lecteurs et mes très chères lectrices, ne lisez pas, ne touchez pas les livres de cet Aristoloché Syphon ! C'est un auteur maudit !

L'HOMME A IDÉES

OU

L'ESPRIT DE SYNTHÈSE



C'était un homme célèbre, véritablement célèbre. Quand il arrivait, le dimanche, dans une ville d'Amérique pourvue d'une salle de conférences, les journaux locaux imprimaient en grosses lettres :

Le lundi :

IL ARRIVE !!!!!

Le mardi :

QUI ARRIVE ??????????

Le mercredi :

LE GRAND SAVANT !!!!

Le jeudi :

LE PLUS GRAND SAVANT !!!!

Le vendredi :

DE L'EUROPE...

Le samedi :

EST ARRIVÉ CHEZ NOUS...

Le dimanche :

L'ILLUSTRE PROFESSEUR ABRAXAS

!!!! FERA CE SOIR UNE CONFÉRENCE !!!!

Et le soir venu, le professeur avait salle comble. Les étudiantes s'asseyaient jusque sur ses pieds et les étudiants s'accrochaient aux lustres.

Car, comme le disaient ses élèves et ses innombrables admirateurs, le professeur Abraxas était un Homme à Idées.

En même temps professeur de botanique

---

à l'Université de Melbourne, professeur de conchyliologie à l'Université de Dublin, professeur de mythologie scandinave à l'Université de Rio-de-Janeiro et professeur de musique sacrée à l'Université de Québec, il avait pour spécialité particulièrement spéciale : la Sociologie.

Il ne la professait pas. Mais il en dévoilait l'objet et la méthode dans des conférences rémunératrices. Il est juste de dire que ses quatre Universités le payaient mal pour les douze leçons qu'il y professait, soit trois dans chaque, annuellement.

C'est d'ordinaire en allant de l'une à l'autre que le professeur Abraxas concevait ses Idées. Des paysages entrevus, des foules coudoyées, des accidents et des conversations naissaient des étincelles qu'il captait aussitôt et qu'il appelait ses Idées.

Quand une de ces idées s'était cristallisée dans ses cellules cérébrales, il faisait venir l'un des huit secrétaires qu'il emmenait partout avec lui et la lui dictait sous une forme concise, à la Napoléon :

— Le Lapin, Richesse de la France, est la Ruine de l'Australie.

— L'Échelle du Salaire est une Échelle de Peintre renversée.

— L'Européen a une âme de Blé, l'Extrême-Oriental a une âme de Riz, l'Américain du Nord a une âme de Maïs, le Nègre a une âme de Caoutchouc.

— De l'influence des Continents en forme d'Archipel sur la mentalité religieuse. Exemple typique : les Micronésiens.

— Du Champignon comestible comme Aliment Préhistorique.

Et ainsi de suite, en moyenne cinq à

six par jour sur mer et douze à quinze sur terre.

La formule dictée, le professeur Abraxas disait : « Développez cette idée, mon ami, et remettez-moi votre travail d'ici deux ou trois semaines. »

Le secrétaire développait, développait, développait, puis portait son travail au professeur :

— Bien, mon ami, merci bien !

Et sans le lire, Abraxas mettait le volumineux travail, selon le cas, dans sa table de nuit, le hublot de sa cabine, sa valise, ou encore le donnait à un autre de ses huit secrétaires en le priant d'écrire sur les versos restés blancs, afin d'économiser le papier qui, chacun le sait, va bientôt manquer, puisqu'il n'y a plus ni chiffons ni forêts.

Les secrétaires étaient accoutumés à ces façons. Ils n'étaient là qu'en attendant et leur histoire était identique.

Ayant fini ses études, le jeune homme ne sait où se caser. Des amis charitables interviennent et le recommandent au professeur Abraxas, connu pour s'occuper de ses élèves et de ses secrétaires. L'accueil est aimable :

— Asseyez-vous là, mon ami. Hum, hum ! Vous venez de là. Bien, bien ! Vous savez ci, vous savez ça. Bien, bien ! Et, dites-moi, vous avez des idées ? Non ? Ah ? Voyons : que pensez-vous du travail de nuit des femmes dans les mines de charbon ? Rien ?... Euh !... Bien !... et de la loi de Mendel ?... Rien non plus !... Bizarre ! Eh bien, et de l'égalité ou de l'inégalité des races humaines ???

Cette fois le candidat se raccroche. Il part, il court, il s'emballe. Abraxas le laisse aller, puis :

— Parfait, mon ami, parfait ! je vois ce que c'est. Trop d'idées !! Faites-moi un travail sur la pigmentation des ailes des papillons de l'Afrique Centrale. Je vous accepte comme secrétaire. Je vous pousserai. Justement on va créer une Université à... enfin, vous verrez, ça ira très bien. Au revoir, mon jeune ami, et demain sans faute soyez ici, à sept heures du matin. Oui, oui... je comprends... Trois cents francs par mois.

Pris, le jeune homme n'ose se dédire. Il rentre chez lui la figure rayonnante. Les premiers mois, Abraxas paie. Puis il oublie.

Et le secrétaire n'a plus qu'à suivre l'il-

lustre Savant d'Angleterre en Sibérie et du Labrador à la Terre de Feu, à rédiger des « travaux », jusqu'au jour où le professeur Abraxas lui découvre en effet une position : interprète d'hôtel, typographe pour langues orientales, député d'opposition, mari de vieille rentière, aide préparateur dans une mission scientifique, ou quelque chose d'approchant.

Celui-ci liquidé, d'autres se présentent. Et ça continue.

Mais je m'oublie. Je ne dois être ici que l'historien des trois GRANDES IDÉES du professeur Abraxas. C'est la découverte de la première qui le rendit véritablement célèbre.

Auparavant, il ne jouissait encore que d'une internationale notoriété. Il conçut

---

cette Idée sur le pont d'un Transatlantique, en contemplant l'immensité marine. Aussitôt il emboucha son porte-voix et convoqua ses huit secrétaires à la fois :

— Messieurs, dit-il, bien chers amis et collaborateurs, j'ai une Idée. Vous la partagerez en huit parties égales, et après-demain sans faute me remettrez votre travail. Cette Idée, c'est l'Internationalité. Allez, chers amis, et bon courage.

Et d'un large geste du porte-voix, il les congédia, puis se remit à contempler l'immensité marine.

Les secrétaires rédigèrent chacun le huitième d'Idée. On débarqua à New-York et aux journalistes accourus le professeur Abraxas déclara : « J'apporte une Idée, l'Idée, la Grande-Idée. Vous pouvez annoncer. » Les journaux annoncèrent.

Le professeur fit huit conférences. Elles furent insuffisantes. Des huit, il en fit seize. Insuffisantes. Des seize, il en fit trente-deux.

Et ces trente-deux conférences, il les prononça dans toutes les villes, grandes et petites, du Canada, de l'Alaska, des États-Unis, du Mexique, du Guatemala, du Venezuela, du Brésil, du Chili, de la République Argentine. Je crois bien que j'en oublie. Bénéfice net : 455.000 dollars.

Avec quoi le professeur fonda un hôpital pour chats malades, un laboratoire de sociologie expérimentale et une nursery pour okapis, bête africaine en voie de disparition. Le surplus lui permit de régler les émoluments en retard de quelques-uns de ses secrétaires, trop exigeants.

Ruiné, le professeur Abraxas se mit à la recherche de sa deuxième Grande-Idee.

Il la conçut en vue de l'Ile de Pâques, en se rendant à Melbourne pour y faire ses trois leçons annuelles de conchyliologie. Cette Idée, il la formula ainsi : la Civilisation.

Contrairement à sa coutume, il résolut de ne pas la réduire en conférences. Il ne convoqua pas ses secrétaires. Mais à peine débarqué à Melbourne, il câbla comme suit :

PROFESSEUR ABRAXAS A PRÉSIDENT FAL-  
LIÈRES FRANCE.

PRIE RÉSERVER A PROFESSEUR ABRAXAS  
LORS DE PROCHAINE EXPOSITION UNIVER-  
SELLE UN PALAIS ENTIER DE PRÉFÉRENCE  
TROCADÉRO PARCE QUE DEMI-LUNE.

La réponse fut :

PRÉSIDENT FALLIÈRES A PROFESSEUR  
ABRAXAS MELBOURNE.

ENTENDU CHER AMI VOUS ATTENDS DÉJEU-  
NER.

Quelques semaines après le professeur déjeunait à l'Élysée et obtenait l'usage, sinon du Trocadéro tout entier, déjà occupé par de la musique, des plâtres, des cailloux et du bric-à-brac, du moins de tout l'étage des combles. Le professeur s'y rendit, prit des mesures, grimpa sur les toits, se vautra dans les gouttières, fit apporter cinq mille bougies, les plaça de ses mains sur le rebord des lucarnes, les alluma, descendit au Champ-de-Mars, jugea de l'effet, et, entouré de ses huit secrétaires attentifs, dit :

— Bien chers amis, mes vieux garçons, c'est aujourd'hui mon triomphe. Je réalise

mon Idée, ma Grande-Idée, ma Plus-Grande-Idée ! Et voyez ma bonté, le soin que je prends de vous, de votre renommée, de votre gloire : je vous donne mon Idée, à vous huit collectivement. Car je vous donne les combles du Trocadéro, que m'a donnés mon ami Fallières, old chap !

Vous l'avez remarqué : ces combles sont divisés en petites chambres munies chacune d'une lucarne. Chaque chambre représente une étape de la civilisation. Nous allons les meubler d'êtres et d'objets typiques et représentatifs. Puis les visiteurs, les cinquante mille visiteurs, les cent mille visiteurs, les cinq cent mille visiteurs de l'Exposition y défileront, et guidés par vous, sentiront se projeter par leurs organes visuels jusque sur leurs cinq cent mille

cerveaux toutes les Phases et toutes les Étapes de la Civilisation.

Vous vous ferez ainsi des relations splendides, vous décrocherez des situations magnifiques et vous m'abandonnerez, hélas ! moi votre père intellectuel...

Profondément ému, le professeur Abraxas s'interrompt. Puis :

— Pas d'émotions préjudicielles ni préjudiciables. A l'œuvre ! Nous numérotons les chambres de gauche à droite. Voyons, que mettez-vous dans la première chambre ?

Huit réponses, lentement, parvinrent aux oreilles du professeur Abraxas :

- Des Silex Taillés.
- Des Peintures Préhistoriques.
- Des Briques Babylonniennes.
- Les Pyramides d'Égypte.
- Le Paradis.

— L'Eau de Mer.

— La Nébuleuse.

— Le Chaos.

Mais à chaque réponse, le professeur Abraxas, ayant attentivement réfléchi, répondait par un geste lugubre de dénégation.

— Non, mes amis ! huit fois non ! Cette première chambre doit rester vide, absolument vide. Car à ce moment la Civilisation n'existe pas encore... Bon... Et dans la deuxième chambre, que mettrons-nous ?

— Des Silex Taillés.

— Des Peintures Préhistoriques.

— Des Briques Babylonniennes.

— Les Pyramides d'Égypte.

— Le Paradis.

— L'Eau de Mer.

— La Nébuleuse.

— Le Chaos.

— Hélas non ! mes amis, huit fois non ! Dans la deuxième chambre nous mettrons le Lait Maternel car c'est le Lait Maternel qui est la Source de la Civilisation. Bien ! Et dans la troisième chambre ?

Aucun des secrétaires ne répondit.

— Voyons, mes amis, voyons ! comme c'est facile, pourtant ! Dans la troisième chambre, heu, heu ! Eh bien nous y mettrons un spécimen vivant de chacune des Races Humaines. Car, évidemment, sans l'Homme, la Civilisation Humaine n'eût pas été possible...

Pour les autres chambres, vous vous arrangerez entre vous... Une seule recommandation, et je vous laisse travailler : la dernière chambre devra rester vide, absolument vide, attendu qu'elle symbolise le

---

moment précis où toute Civilisation est morte.

Brusquement le professeur Abraxas se tut. Il ouvrit la bouche en rond, salua, tourna le dos, disparut. Il venait de concevoir sa troisième Grande-Idee, sa Plus-Plus-Grande-Idee : la Mort.



# TABLE DES MATIÈRES



	Pages
COMMENTAIRE. . . . .	7
LE PETIT POT A LAIT, OU L'ESTHÉTIQUE COM- PARÉE . . . . .	13
LA LANGUE N° 22, OU LES MÉTHODES LINGUIS- TIQUES . . . . .	31
EN MISSION, OU LE PATHOLOGISTE CONSCIEN- CIEUX . . . . .	49
LA PARTHÉNOGÈSE HUMAINE, OU LE HASARD DE L'EXPÉRIENCE . . . . .	65
LE QUESTIONNAIRE, OU LES ENQUÊTES ETHNO- GRAPHIQUES . . . . .	83
LE SUJET DE RECHERCHES, OU LE FOLK-LORE INSONDABLE. . . . .	99
MACL, OU L'ÉPIGRAPHIE INTÉGRALE . . . .	113
LA PANTALONADE, OU L'ANTHROPOMÉTRIE DAN- GEREUSE. . . . .	135
LES BONS CONFRÈRES, OU LA CRITIQUE LITTÉ- RAIRE SCIENTIFIQUE . . . . .	153
L'HOMME A IDÉES, OU L'ESPRIT DE SYNTHÈSE .	185



*ACHEVÉ D'IMPRIMER*

le trois septembre mil neuf cent onze

PAR

**CH. COLIN**

A MAYENNE

pour le

**MERCURE**

DE

**FRANCE**





11/12



# MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ — PARIS-VI°

Paraît le 1<sup>er</sup> et le 16 de chaque mois, et forme dans l'année six volumes.

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture  
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages  
Bibliophilie, Sciences occultes  
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France: elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte d'« encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

*Epilogues* (actualité) : Remy de Gourmont.

*Les Poèmes* : Pierre Quillard.

*Les Romans* : Rachilde.

*Littérature* : Jean de Gourmont.

*Histoire* : Edmond Barthélemy.

*Philosophie* : Jules de Gaultier.

*Psychologie* : Gaston Danville.

*Le Mouvement scientifique* : Georges Bohn.

*Psychiatrie et Sciences médicales* : Docteur Albert Prieur.

*Science sociale* : Henri Mazel.

*Ethnographie, Folklore* : A. van Gennep.

*Archéologie, Voyages* : Ch. Merki.

*Questions juridiques* : José Théry.

*Questions militaires et maritimes* : Jean Norel.

*Questions coloniales* : Carl Siger.

*Questions morales et religieuses* : Louis Le Cardonnell.

*Esotérisme et Sciences Psychiques* : Jacques Brieu.

*Les Revues* : Charles-Henry Hirsch.

*Les Journaux* : R. de Bury.

*Les Théâtres* : André Fontainas.

*Musique* : Jean Marnold.

*Art moderne* : Charles Morice.

*Art ancien* : Tristan Leclère.

*Musées et Collections* : Auguste Marguillier.

*Chronique du Midi* : Paul Souchon.

*Chronique de Bruxelles* : G. Eekhoud

*Lettres allemandes* : Henri Albert.

*Lettres anglaises* : Henry-D. Davray

*Lettres italiennes* : Ricciotto Canudo

*Lettres espagnoles* : Marcel Robin.

*Lettres portugaises* : Ph. Lebesgue.

*Lettres américaines* : Théodore Stanton.

*Lettres hispano-américaines* : Francisco Contreras.

*Lettres brésiliennes* : Tristao da Cunha.

*Lettres néo-grecques* : Démétrius Asteriotis.

*Lettres roumaines* : Marcel Montandon.

*Lettres russes* : E. Séménoff.

*Lettres polonaises* : Michel Muter-milch.

*Lettres néerlandaises* : H. Messel.

*Lettres scandinaves* : P.-G. La Chesnais ; Fritiof Palmér.

*Lettres hongroises* : F. de Gerando.

*Lettres tchèques* : William Ritter.

*La France jugée à l'Etranger* : Lucile Dubois.

*Variétés* : X...

*La Vie anecdotique* : Guillaume Apollinaire.

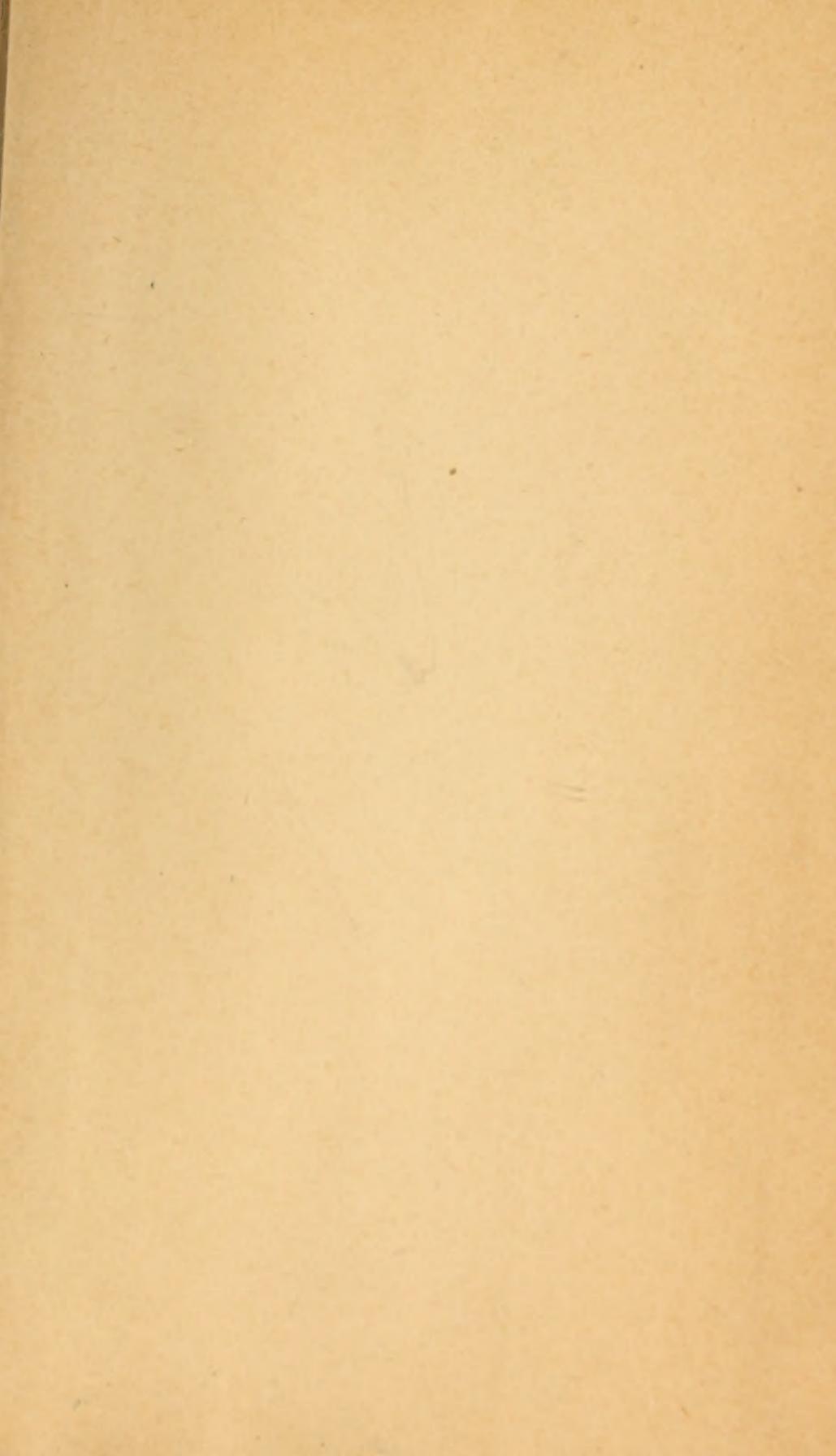
*La Curiosité* : Jacques Daurelle.

*Publications récentes* : Mercure.

*Echos* : Mercure.

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre.

France		Étranger	
UN NUMÉRO . . . . .	1fr.25	UN NUMÉRO . . . . .	1fr.50
UN AN . . . . .	25 »	UN AN . . . . .	30 »
SIX MOIS . . . . .	14 »	SIX MOIS . . . . .	17 »
TROIS MOIS . . . . .	8 »	TROIS MOIS . . . . .	10 »





PQ  
2613  
E64D4

Gennep, Arnold van  
Les demi-savants

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C  
39 15 16 25 04 011 4